PREMIÈRE ANNÉE — N° 19. Jeudi 13 Août 1908

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

POUR LA FAMILLE

16 PAGES

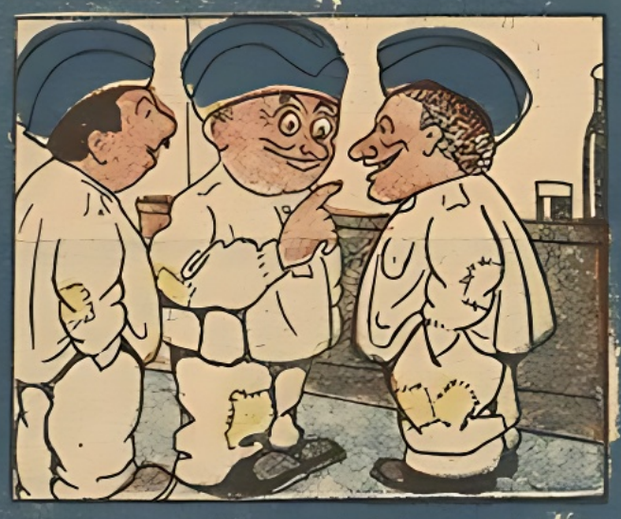
5c

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —

CITROUILLOT FAIT LA BOMBE

Citrouillot, un beau matin, reçut des nouvelles de chez lui. Il fut très heureux de savoir que sa famille était en bonne santé, mais il fut encore bien plus content à la vue du mandat qui accompagnait la missive. « Oh ! cinquante balles ! s'écria-t-il joyeux. Cinquante balles ! quelle bombe, ces vieux !

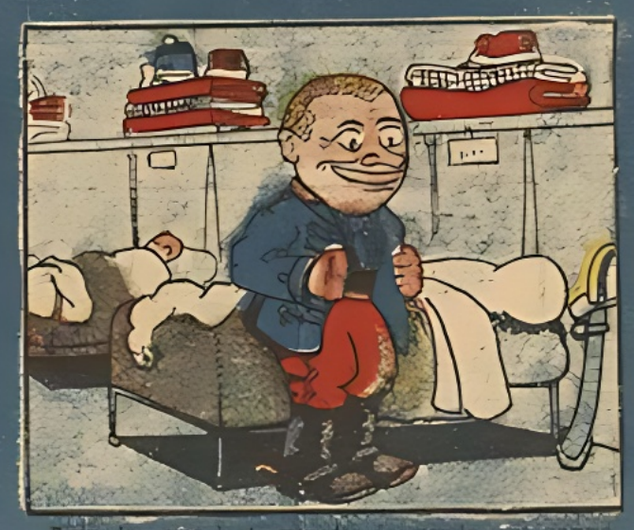


Il fit part immédiatement de la bonne nouvelle à ses deux copains, Bidouillard et Polochon, à qui il offrit un litre pour arroser le mandat et compléter une petite bombe pour le soir même. Les trois amis demandèrent et obtinrent la permission de la nuit ; c'était permis et on s'était promis une bonne bombe.

Malheureusement, dans le courant de la journée, Citrouillot, qui était arrivé en retard au rassemblement, fut collé deux jours de consigne par le brigadier : « Quelle tuile ! pensa-t-il, et Bidouillard et Polochon qui m'attendaient pour sortir avec eux ce soir ! »

Après la soupe, Citrouillot remonta navré à la chambre et trouva ses deux copains tous deux en tenue. « Ben quoi, t'es pas encore prêt, lui dit Polochon. — Ah ! m'en parle pas, mon vieux, y a rien de fait, je suis bouclé, le cabot m'a collé deux crans, plus moyen de sortir à présent ! — Bah ! tu sais pas, lui dit Bidouillard, y a moyen de s'arranger ! après l'appel couche-toi ; et une fois l'extinction des feux, saute le mur et viens nous retrouver chez le père Boudinot, où t'attendra là. »

« Tiens, mais c'est une idée ! » se dit Citrouillot lorsque Bidouillard et Polochon furent partis. « Après l'extinction des feux, je me tirerai des pieds en douceur et je rentrerai un peu avant le réveil, et ni vu ni connu ! » Immédiatement après l'appel, il se coucha.



Puis, lorsque le trompette de garde eut sonné aux quatre coins du quartier l'extinction des feux, Citrouillot s'habilla sans bruit et quitta la chambre sur la pointe des pieds.

En un clin d'œil il escalada le mur du quartier et se trouva dehors. Il prit le pas de gymnastique et se dirigea vers la boutique du père Boudinot, le mastroquet, où l'attendaient Bidouillard et Polochon.

« Ah ! enfin, le voilà, ce vieux de la vieille ! » s'écrièrent en chœur les deux amis qui, en attendant Citrouillot, avaient vidé déjà pas mal de litres et qui étaient légèrement émêchés. « Tiens, mon vieux, t'as attrapé chaud, bois un coup ! ça te fera du bien ! Eh ! patron ! encore un litre ! » cria Polochon d'une voix avinée.

Après avoir bu une autre tournée, Citrouillot, Bidouillard et Polochon déambulèrent bras dessus bras dessous à travers la petite ville endormie, et ron lirent de nombreuses visites dans tous les marchands de vins encore ouverts. Bref, la nuit se passa à boire et à brailler à tue-tête. Oh ! pour une bombe, ce fut une vraie bombe !

(Voir la suite page 2)

CITROUILLOT FAIT LA BOMBE *(Suite.)*

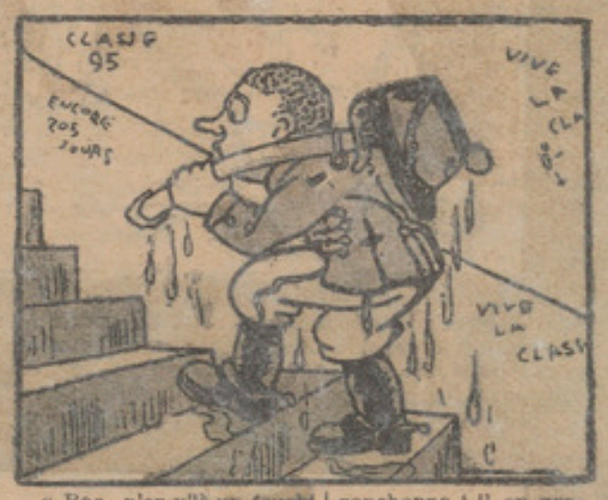
Naturellement, il fut bientôt le moment de rentrer, il était déjà cinq heures du matin et le réveil sonnait à six heures. Les trois amis reprirent donc tant bien que mal le chemin du quartier. « Mon vieux, dit Bidouillard à Citrouillot, va falloir que tu passes par là pour rentrer, c'est là que le mur est le moins difficile à franchir. On va te donner un coup de main, et puis nous deux, comme on a une permission régulière, on va rentrer par la grille. »

Bidouillard et Polochon firent la courte échelle à Citrouillot qui eut bien du mal à arriver en haut du mur. Quand il fut grimpé, les deux copains s'empressèrent de rentrer à leur tour

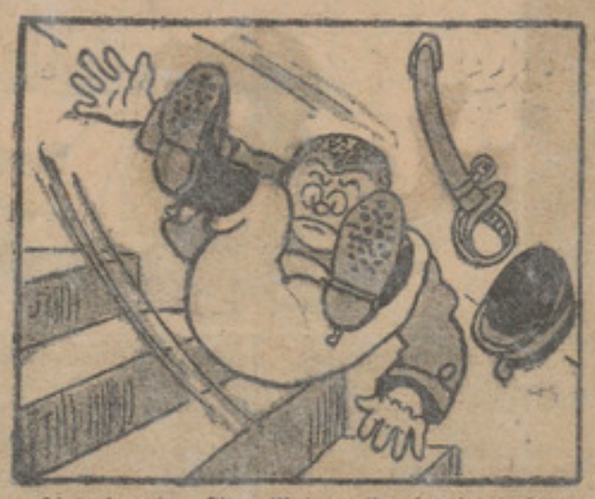
Il faisait encore très noir, quand Citrouillot escalada le mur pour rentrer, et il ne savait pas au juste à quel endroit du quartier il se trouvait Néanmoins, il n'avait plus qu'à lâcher les mains et à se laisser glisser à terre. « Allons-y ! une, deux et... »

« ... trois ! » Plouf ! plaf ! Et Citrouillot vint tomber en plein au milieu de l'abreuvoir du troisième escadron qui se trouvait justement contre le mur à cet endroit.

Ce bain inattendu le dégrisa un peu, et avec peine il parvint à se mettre debout. « Allons, bon, où qu'est mon shako à présent ? » Enfin, il le trouva après un bon quart d'heure de recherche et sortit de l'abreuvoir trempé jusqu'aux os.



« Ben, n'en v'là un fourbi ! ronchonna-t-il en gravissant péniblement l'escalier, j'suis propre maintenant ! ouf ! j'suis éreinté. Et dire que j'vais même pas avoir le temps de roupiller seulement une demi-heure. Allons ! bon ! quéque c'est qu'ça ? »



Mais à peine Citrouillot eut-il achevé sa phrase qu'il tomba les quatre fers en l'air et dégringola l'escalier en faisant un vacarme infernal. Il s'était buté dans une corde tendue exprès par les copains au milieu de l'escalier.

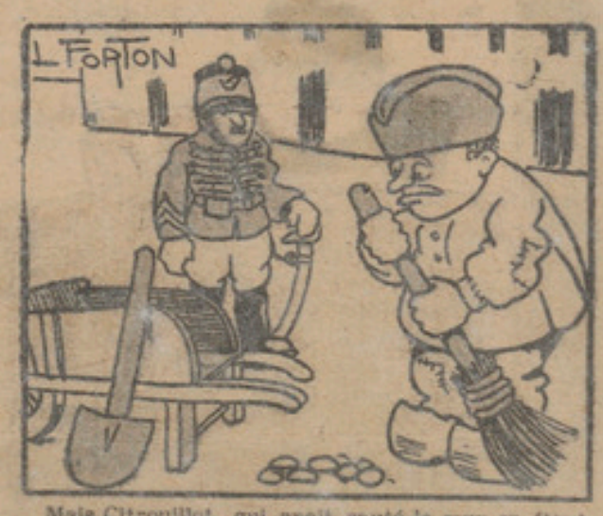
Tout ahuri, Citrouillot roula jusqu'en bas et se trouva subito nez à nez avec l'adjudant qui faisait une ronde avant le réveil. Interrogé sur le motif de sa présence en cet endroit et à cette heure, Citrouillot balbutia et ne sut que dire. L'adjudant constata son état d'ébriété.

Immédiatement il appela le brigadier de garde et fit conduire Citrouillot à la salle de police. « Nous nous expliquerons plus tard, mon gaillard ! En attendant, à la boîte ! ouste ! »

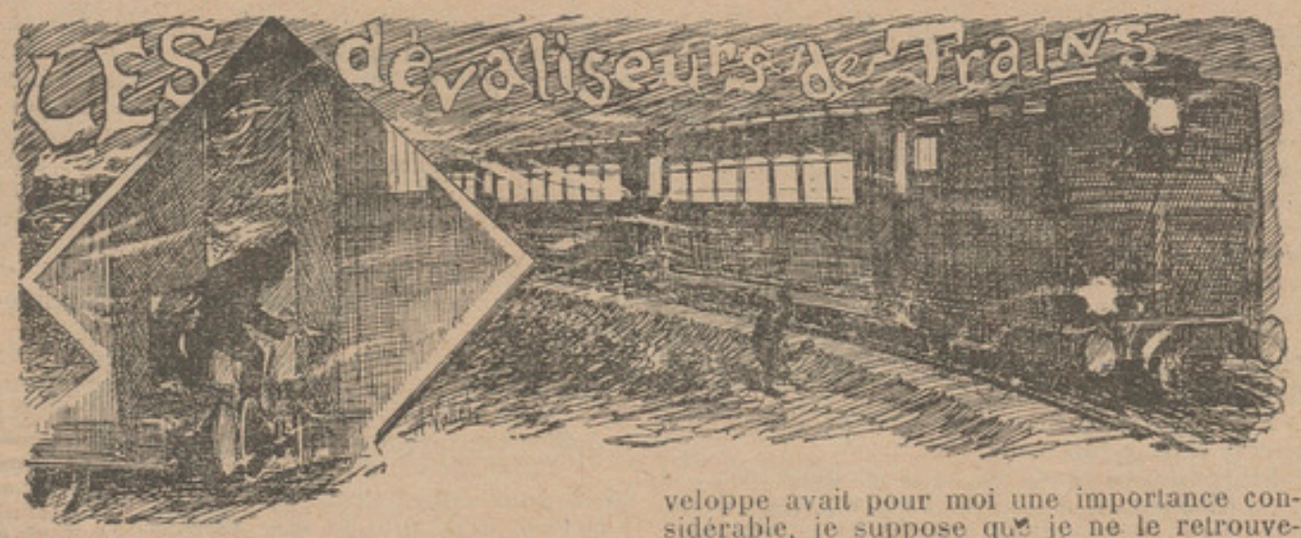
Citrouillot y retrouva ses deux copains Bidouillard et Polochon qui, à leur rentrée au quartier, avaient été conduits à la salle de police pour avoir causé du scandale. « Tiens, mais c'est Citrouillot ! ah ! ce vieux frangin ! on savait bien que tu n'abandonnerais pas des camarades ! »

Bref, la lourde porte se referma sur les trois chasseurs et ils purent cuver leur vin tout à leur aise.

Seulement, le lendemain matin, ce fut une autre chanson. Bidouillard et Polochon qui avaient une permission régulière ne furent pas sévèrement punis.



Mais Citrouillot, qui avait sauté le mur en étant consigné, écopa dans les grands prix. Aussi, ayant récolté quinze jours de boîte, il est obligé de faire les corvées du matin au soir, et, au lieu de coucher dans son lit, il couche sur le planche. Pauvre Citrouillot, voilà 50 francs qui te coûtent cher !



Parmi la nombreuse correspondance que Bob White, le détective, trouva au courrier du matin, une lettre attira spécialement son attention, elle se terminait en ces termes : « Il faut vous dire, monsieur White, que la police de chaque côté du détroit a redoublé sa surveillance pendant ces six derniers mois, mais n'a rien découvert de suspect. Néanmoins, nous savons positivement qu'à un moment ou l'autre, un attentat doit avoir lieu dans le but de voler les caisses d'or pendant le trajet de Paris à Londres. Nous ne redoutons rien jusqu'à Calais et pendant la traversée, mais c'est entre Douvres et Londres que nous craignons que l'attentat soit commis. Nous mettons l'affaire entre vos mains. Faites tout ce que vous jugerez nécessaire, et ne regardez pas à la dépense. La seule chose que nous vous recommandons, quoique nous sachions que cela soit inutile, c'est de garder le plus grand secret à ce sujet. »

White jeta la lettre sur sa table et, allumant sa pipe, il s'allongea dans son fauteuil et se mit à réfléchir. La lettre en question était envoyée par une personnalité occupant une haute position à la Banque de France. La crise monétaire des Etats-Unis, durant depuis quelque temps, était encore loin d'être terminée et on avait un besoin très urgent d'or.

Londres était venu en aide à New-York, selon ses moyens, et maintenant, c'était sur les trésors de la France que l'on comptait.

La Banque de France avait consenti à exporter une partie de ses réserves, mais à condition que l'opération fût tenue secrète. Trois envois séparés étaient parvenus à Londres en sécurité, personne, sauf ceux qui étaient dans le secret ne se doutant du contenu des colis. Mais, ainsi que le disait la lettre, il y avait des raisons pour redouter une indiscrétion. Il était bien possible que le quatrième envoi n'arrivât pas à destination aussi sûrement que les trois précédents.

« Nous allons voir, nous allons voir, » murmura Bob White.

Il posa sa pipe éteinte, prit son chapeau et son pardessus et sortit. Il se dirigea vers les bureaux du « South Eastern and Chatam and Dover Railway ».

. . . . . .

L'express filait vers Londres. Un élégant gentleman qui s'y trouvait causait familièrement avec Jeffrey, le nouveau chef de train. Le voyageur était un Français, mais il parlait parfaitement l'anglais. Il avait le pourboire facile. Il voyageait constamment, depuis une semaine, entre Londres et Paris dans un compartiment réservé, lorsqu'un jour, en arrivant à Londres, l'étranger dit au chef de train :

— N'avez-vous rien trouvé dans mon compartiment, avant-hier quand je suis allé à Paris? Figurez-vous qu'en arrivant à Calais, je me suis aperçu que j'avais perdu une enveloppe et j'ai pensé que je l'avais peut-être laissé tomber en ouvrant mon portefeuille pendant le trajet de Londres à Douvres.

— Non, monsieur, on n'a rien trouvé ! j'espère que cette enveloppe ne contenait pas d'argent, dit Jeffrey, d'un air navré.

— Non, mais j'aurais préféré perdre mille francs, car le papier qui était dans cette enveloppe avait pour moi une importance considérable, je suppose que je ne le retrouverai jamais !

— J'en ai bien peur, monsieur ! Faut-il faire porter votre valise dans votre automobile, monsieur? demanda poliment le chef de train.

— Non, merci, mon auto ne viendra pas me chercher ce soir, je vais aller à pied. Bonsoir.

Le chef de train était un observateur. Il avait remarqué que, jusqu'à présent, l'étranger était monté dans un coupé automobile qui était chaque fois venu le chercher à la gare et dont le chauffeur était également étranger et ne parlait pas un mot d'anglais. A peine le voyageur eut-il tourné les talons que le chef de train remonta dans son fourgon. Quelques secondes après, un homme portant toute sa barbe, vêtu d'un long pardessus et d'une casquette de voyage, sortit de ce même fourgon. Il murmura quelques mots à l'employé chargé de demander les billets et sortit du quai. Le voyageur étranger s'était dirigé vers le buffet ; l'homme au long pardessus s'y dirigea également. Peu après, tous deux en sortirent, l'un suivant l'autre. L'étranger se dirigea vers la sortie de la gare et héla un cab, l'homme au long pardessus écouta l'adresse que le voyageur indiquait au cocher et sauta dans un autre cab.

— Vous voyez, dit-il au cocher, ce cab qui sort de la gare va à Saint-John's-Lane, Clerkenwell, j'y vais aussi, mais arrangez-vous de façon à ne pas laisser voir que vous le suivez.

— C'est compris, monsieur.

— Très bien, je vous paierai la course double et un bon pourboire, si ça marche bien.

Le cocher fit pour le mieux et, lorsque le premier cab arriva à destination, il ralentit l'allure et continua doucement de marcher, de façon à permettre à son client de voir le numéro de la maison où s'était arrêté le premier véhicule.

L'homme tint sa promesse et paya largement le cocher.

— Merci, monsieur White, dit celui-ci, en souriant.

— Comment, vous me connaissez?

— Je pense bien ! ce n'est pas la première fois que je vous conduis et je vous ai déjà vu avec votre fausse barbe.

Bob White, car c'était lui, reconnut le cocher, un brave homme dont il avait utilisé les services en différentes occasions.

— Je peux me fier à vous, n'est-ce pas? A propos, connaissez-vous ce quartier?

— Si je le connais ! j'y suis né et j'y ai été élevé, monsieur !

— Savez-vous qui habite la maison où l'autre cab s'est arrêté ! connaissez-vous les gens qui vivent là?

— Pas beaucoup. Tout ce que je sais, c'est que la maison est occupée par un homme et une femme, l'homme a été condamné une fois pour cambriolage, mais on m'a dit que, depuis qu'il était marié, on n'avait jamais rien eu à lui reprocher ; sa femme est une personne charmante et si son mari venait à reprendre ses mauvaises habitudes, ça lui ferait beaucoup de peine.

— Merci, tenez voici encore un shelling.

Le cocher s'en alla satisfait et White revint vers la maison qui était d'apparence plus que modeste.

Il aperçut une pancarte à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée : « Chambre meublée à louer pour un monsieur seul ». Le détective réfléchit quelques instants et s'en alla. Arrivé chez lui, il retira sa fausse barbe et prit une lettre dans la poche de son veston. Elle était écrite en français et était signée : Pierre Renaud. Elle commençait ainsi : « Mon cher Lucien », et se terminait par ces lignes :

« Le coup doit être fait la prochaine fois, notre patience a été récompensée, la police a relâché sa surveillance, et nous ne rencontrerons aucun obstacle ; ce que vous me dites au sujet du nouveau chef de train est parfait, vous avez réussi à vous mettre bien avec lui et il ne se doutera de rien.

« J'ai entendu dire qu'un envoi d'argent doit avoir lieu vers la quinzaine prochaine. Dites-moi si vous avez tout préparé à Londres? »

— Ah ! ah ! s'exclama Bob White, c'est ce que je voudrais bien savoir aussi !

Le lendemain soir, vers huit heures, un homme âgé, proprement, mais pauvrement vêtu, portant des lunettes bleues et marchant péniblement — à cause, disait-il, de ses rhumatismes — vint à Saint-John's-Lane visiter la chambre meublée que Mme Grégory avait à louer. Il l'arrêta.

— Nous ne pouvions pas trouver un meilleur locataire, Jack, dit la jeune femme. Il part le matin à huit heures et ne rentre qu'à neuf heures du soir. Il n'a pas besoin qu'on s'occupe de lui et ne nous dérange pas. Avec l'argent que la location de la chambre nous procurera, vous n'aurez plus besoin de tant travailler. Si j'étais à votre place, j'abandonnerais ce pénible travail de nuit qui vous fatigue tant. C'est terrible ! Vous avez l'air complètement épuisé, lorsque vous rentrez à la maison.

— Bon, bon, nous verrons, Betty, si tout va bien, je pourrai bientôt quitter ce travail, répondit le jeune homme mystérieusement.

Mme Gregory voulut savoir ce que son mari voulait dire, mais il changea aussitôt de conversation. Les jours passèrent, M. Robinson, le locataire de Mme Grégory, partait le matin et rentrait le soir régulièrement à la même heure. Il ne se passa rien de nouveau. Pour Bob White, c'était différent. Il avait fort à penser. L'étranger avait cessé ses voyages à Paris. Il venait de temps en temps voir Jack Grégory. Mais la chose la plus importante fut la réception par White d'un télégramme venant de la Banque de France de Paris.

« L'argent sera envoyé demain. Il sera contenu dans dix caisses ordinaires ayant l'apparence de caisses à champagne. Un fourgon couvert attendra à la gare de Holborn et vous les délivrerez au voiturier contre un reçu qu'il vous donnera signé Gablin et Cie. »

Le détective haussa les épaules en lisant ces instructions. Il se disait que le plan d'envoyer l'argent secrètement dans des caisses à champagne était une grosse imprudence.

L'envoi avait lieu secrètement dans le but d'empêcher naturellement les spéculateurs du Stock-Echange de Londres et de New-York d'être au courant de ce qui se passait, mais cette opération secrète pouvait favoriser un coup de main de la part des voleurs.

« Si l'argent était envoyé comme d'habitude et les caisses protégées comme elles le sont ordinairement, il n'existe pas de bandit assez audacieux pour tenter le coup, se dit Bob White, tandis que, de cette façon, je vais être obligé de surveiller tout seul les caisses d'or pendant le trajet de Douvres à Londres ! »

Ceci était, en effet, la vérité, mais le détective avait accepté de se charger de la chose dans ces conditions et il devait accomplir sa mission jusqu'au bout.

Depuis un certain temps, sous le déguisement de chef de train, il accomplissait le

trajet de Douvres à Londres pour filer l'élégant gentleman qui voyageait si fréquemment sur cette ligne et, par un heureux hasard, il avait trouvé la lettre perdue par l'étranger dans le compartiment, lors de son dernier voyage à Paris.

Il demanda des renseignements sur Pierre Renaud à la préfecture de police et apprit qu'il était à la tête d'une bande d'audacieux malfaiteurs.

Ce soir-là, il rentra sans bruit dans la maison de Saint-John's-Lane, où, sous le nom de Robinson, il avait loué la chambre de Mme Grégory. Il avait pris la précaution de mettre une paire de caoutchoucs. La porte d'une pièce était ouverte, il entendit la voix de Jack et celle de Mme Grégory.

« Pauvre femme, murmura-t-il, je la plains, je suis certain qu'elle est loin de se douter que son mari s'est laissé entraîner par de si étranges individus. »

Bob White entendit Jack Grégory qui s'apprêtait à sortir, il eut juste le temps de se cacher dans l'escalier sombre. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Mme Grégory était restée dans sa chambre et le détective n'eut pas de peine à quitter la maison sans qu'elle s'en aperçût. Il vit la silhouette mince de Jack Grégory disparaître au coin de la rue. Il le suivit. Grégory se dirigea vers Highbury et s'arrêta devant une des luxueuses villas situées dans Aberdeen Park. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient brillamment éclairées, celles du premier étage étaient plongées dans l'obscurité. Jack Grégory était extrêmement audacieux et très agile. Bob White le vit grimper lestement dans l'ombre, puis ouvrir la fenêtre et pénétrer dans la maison. Cinq minutes après il réapparut, descendit le long du pilier, traversa le jardin en courant, et sortit sans voir le détective qui se trouvait caché à quelques pas de là.

A peine, Jack Grégory eut-il parcouru trois cent mètres qu'une lourde main s'abattit sur son épaule. Une voix grave lui dit tout bas à l'oreille :

— Jack Grégory, je vous arrête pour la petite opération à laquelle vous venez de vous livrer dans la villa d'Aberdeen-Park !

Grégory devint pâle comme un mort et White le sentit trembler.

— Je suis bien pincé ! murmura-t-il.

« Si vous voulez me lâcher, je vous remettrai ce que je viens de voler. Ma pauvre femme ne sait pas que c'est pour cela que je sors le soir sous prétexte de travailler la nuit, mais j'ai assez de ce métier-là et j'avais l'intention de quitter Londres d'ici quelques jours et de l'emmener en Australie pour vivre honnêtement.

— Donnez-moi ces bijoux et nous causerons, dit Bob White, je me charge de les faire parvenir à la personne à qui vous les avez volés...

L'homme obéit sans protester.

— Et au sujet de ce coup projeté pour voler les caisses d'argent expédiées par la banque de France, que savez-vous ? demanda brusquement le détective.

« Allons, répondez. Comment le vol doit-il être exécuté, et quel rôle devez-vous jouer dans cette affaire-là ?

« Allons, dites-moi franchement tout et je verrai si je peux vous être utile.

Stupéfait, Grégory regarda le détective.

— Eh bien, voilà, dit-il. Pendant que j'étais en prison, il y a deux ans, je fis la connaissance d'un Français avec lequel je devins camarade ; tout en causant avec lui, je lui dis que j'avais une scie qui sciait n'importe quoi avec une rapidité étonnante et presque sans bruit. En sortant de prison, je résolus de devenir honnête et je me suis marié.

« De façon ou d'autre, ce Français parvint à me retrouver et, petit à petit, réussit à m'entraîner.

« Je me suis remis à voler et dernièrement, il est venu me proposer le coup en question.

— Attendez un peu ! ce Français dont vous parlez, n'est-ce pas cet étranger élégant et d'allure distinguée qui est venu chez vous il y a quelques jours ? demanda White.

— Oui, il s'appelle Leroux, je dois aller demain à Douvres et revenir avec lui. Il s'est arrangé de façon à retenir un compartiment réservé accroché en queue du train devant le fourgon aux bagages. Il s'est lié avec le chef de train qui le connaît très bien et qui ne se méfiera pas de lui. L'or sera dans le fourgon à bagages, enfermé dans des caisses à champagne. Pendant le trajet, je devais scier une ouverture dans le derrière du wagon et dans le fourgon aux bagages ensuite. Leroux se chargeait du reste.

— Ah ! et le reste, qu'est-ce que c'est ?

— Leroux devait avoir son revolver, il est bon tireur, vous comprenez ce que je veux dire, dit Jack Grégory, d'une voix rauque.

— Oui, il devait tuer le chef de train, très bien, mais pour emporter les caisses d'or ?

— Voilà : Leroux s'est fait faire un uniforme pareil à celui du chef de train. Il l'aura dans sa valise et le mettra pendant le trajet. Lorsque le train arrivera à la gare d'Holborn, un fourgon couvert doit se trouver là pour prendre les caisses. La bande ici doit surveiller le fourgon et l'un d'eux doit se substituer au cocher dont ils se débarrasseront d'une façon ou d'une autre. Les caisses à champagne seront transportées par les employés de la gare dans le fourgon et personne, en voyant un chef de train en uniforme surveiller l'opération, ne se doutera du coup.

« Lorsque le fourgon sera loin, le faux chef de train disparaîtra et le tour sera joué.

— Et le vrai chef de train ?

— On le retrouvera sur la voie, probablement.

— Ainsi, vous vous êtes affilié à une bande d'assassins ! s'écria White avec indignation.

— Je ne voulais pas, ils m'ont entraîné, répondit Jack Grégory humblement.

— Très bien, la seule chance que vous ayez pour vous tirer de là, c'est de faire exactement ce que je vais vous dire. Suivez les instructions de la bande et gardez le silence. Vous m'avez compris. Et rappelez-vous que j'ai l'œil sur vous.

. . . . . .

L'express parti de Douvres le soir même file vers Londres.

Dans le compartiment précédant le fourgon aux bagages en queue du train, un homme vient, à l'aide d'une scie, de pratiquer une ouverture d'environ trois pieds carrés ; à côté de l'opérateur se tient un homme ayant l'apparence d'un chef de train. Dans le fourgon aux bagages, Bob White attend patiemment. Enfin la pointe fine de la scie entame la cloison. La scie opère rapidement et sans bruit ; soudain, d'une main, le détective s'empare d'une forte paire de tenailles et saisit la scie qui se trouve serrée comme dans un étau ; de l'autre main, il tire le signal d'alarme.

Tout ce qui avait été convenu dans le programme dévoilé par Jack Grégory fut exécuté. On trouva le cadavre d'un chef de train sur la voie, mais ce chef de train n'était pas Bob White, c'était Leroux !

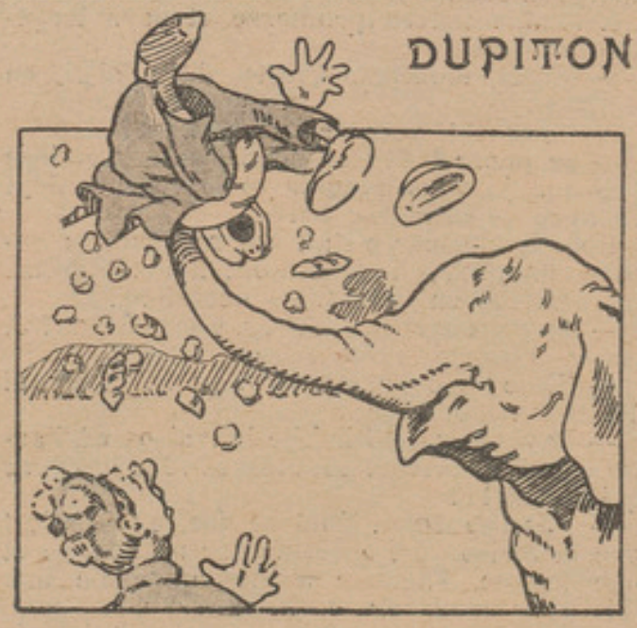
Lorsque la scie s'arrêta de fonctionner et que le train ralentit, il vit que le complot était découvert. Il sauta par la portière et se tua.

Les caisses d'or parvinrent en sécurité à destination, car les autres membres de la bande qui devaient s'emparer du fourgon s'aperçurent, lorsque le train arriva à la gare d'Holborn, qu'il y avait quelque chose de louche et s'enfuirent. Ils ne furent jamais pris. L'habileté et la ruse dont Bob White avait fait preuve dans cette affaire avaient permis au célèbre détective de faire échouer l'audacieuse tentative projetée par la redoutable bande des dévaliseurs de trains.

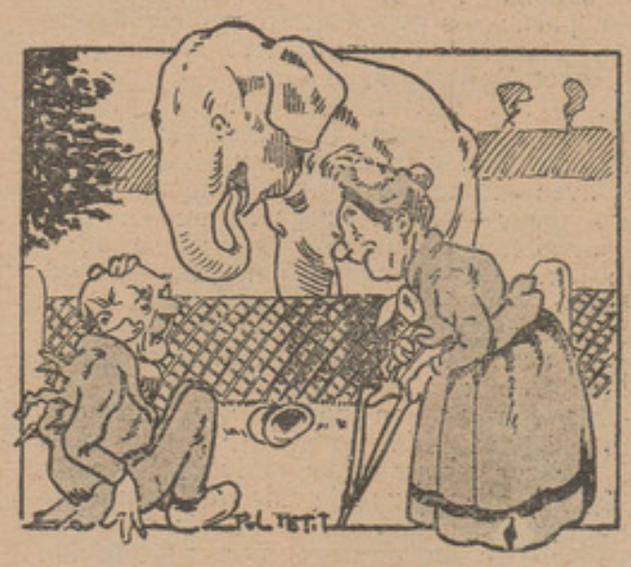
FORTUNIO.

DUPITON ADORE LES BÊTES

Isidore Dupiton adorait les bêtes et plus particulièrement un éléphant du Jardin des Plantes, auquel tous les jours il apportait une vraie provision de vieilles croûtes. Un jour que Dupiton faisait au pachyderme sa quotidienne visite, survint Mme Duplumet, sa voisine.



La conversation s'engagea, elle fut longue et tellement intéressante que Dupiton en oublia complètement le pauvre éléphant qui, dépité, saisit aussi délicatement, que la chose était permise à sa puissante trompe son frêle ami à travers corps et le secoua jusqu'à ce que la croûte de pain eut quitté Dupiton.



Ceci fait, il rendit Isidore Dupiton, malheureusement fort endommagé, à sa bavarde rencontre.

GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XIV

(Suite.)

— Ah ! le bandit, c'est bien son tour !

— Vingt fois mon revolver s'est levé tout seul sur lui... Cette fois, la mort en sortira !

Harley avait remis son chapeau et s'était enveloppé du manteau de Bill.

— Que l'un d'entre vous me conduise jusqu'au bois, je passerai plus facilement inaperçu.

Le jeune homme brun se proposa.

— Moi !...

Mais l'homme mûr s'interposa.

— Je vous accompagnerai aussi... Il faut de la prudence.

Entre les deux hommes, Vallençais parvint au bois sans attirer aucune curiosité.

Il disparut entre les arbres, jetant une dernière recommandation.

— Attendez Bill et écoutez attentivement ce qu'il vous dira.

A pas rapides, Harley gagna le gué où il avait laissé Collin et l'homme blond qu'il savait à présent porter le nom de Bill Kearney.

Il suivit le bord de la rivière avec précaution, essayant de découvrir la cachette de Victor ; puis, il lança prudemment l'appel convenu, avec son sifflet de marine.

Il recommença deux fois, trois fois...

Même silence.

Rien ne lui répondit.

Alors, il battit les buissons, d'abord de la rive gauche où il se trouvait ; puis de la rive droite, examinant chaque bouquet d'arbres, chaque touffe d'arbustes, de plantes ou de roseaux, avec cet œil perspicace qu'il avait exercé à l'école des Indiens du Mexique.

Rien, toujours rien !

Enfin, son attention fut retenue par une branche brisée, dont les feuilles commençaient à se faner.

Il courut vers cet endroit, écarta les branches touffues ; et, soudain, réprima un cri de surprise et d'alarme.

A terre, deux corps ensanglantés étaient étendus : ceux de Victor Collin et de Bill Kearney !

D'un bond, Harley parvint près de Victor. Il se pencha, tâta la poitrine avec angoisse...

Il se redressa avec un soupir de soulagement. Le corps était chaud, le cœur battait : Collin vivait !

Il courut à la rivière tremper son mouchoir, emplir son feutre d'eau, et mouilla abondamment le visage du jeune homme qui reprit connaissance.

— Ah ! pardon, capitaine ! fit-il tout confus de sa faiblesse.

— Où es-tu blessé ?

L'autre montra son coude.

— Je crois que ce n'est rien... La balle a éraflé seulement... mais, sur le moment, j'ai senti une douleur très vive et le vertige m'a pris... Le plus malade de nous deux, c'est le pauvre type, là... Je crains bien qu'il soit mort...

Vallençais se hâta de délier et de débâillonner Bill. Il était évanoui ; sur sa chemise, à droite, une large tache indiquait la place où la balle avait pénétré.

— Diable ! fit Harley. Si le poumon n'est pas touché, il aura de la chance !

Pourtant, l'eau et les frictions ranimèrent le blessé, et sa respiration normale prouva qu'aucun organe essentiel n'avait été atteint. Il se plaignait d'une violente douleur dans le côté.

— Sans doute, la balle a longé une côte, suggéra Collin.

Vallençais eut un geste d'impatience.

— Sale affaire ! Et qui vous a canardé ainsi ?

— Je n'en sais rien ! répondit Collin. Nous n'avons rien vu, rien entendu !... Nous étions tapis ici, bien tranquilles, lorsque tout à coup, pan ! pan !... Je me suis senti touché, et j'ai vu le camarade s'affaisser... Puis tout a tourné autour de moi, et je ne sais plus...

— Soucieux, Vallençais prononça :

— Que faire, à présent !... Tout est compromis par ce fâcheux événement ! Jamais les gens de là-bas ne croiront à ma bonne foi devant leur camarade à demi mort !

— Et puis, interrompit Collin, il faudrait aussi savoir d'où sont tombées ces balles, et ce qui nous menace encore !

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un bruit les frappa : plusieurs hommes s'avançaient de l'autre côté de la rivière, causant et marchant sans précaution.

— Ils croient ne retrouver que des cadavres, murmura Collin.

Agenouillé, sa carabine à la main, Vallençais commanda :

— Tire sur le premier homme à gauche, je me charge du second...

Mais, au moment où ils allaient presser la détente, un tapage de branches brisées éclata derrière eux, et deux colosses surgirent, le bras levé, abattant la crosse de leurs pistolets sur Vallençais et Collin qui tombèrent en arrière, privés de sentiment...

Sur la rive en face, la voix du chef, Richard Coxton, s'éleva, impérative :

— Ne les achevez pas !... Ligotez-les solidement et apportez-les au camp !...

L'un des hommes se pencha, rencontrant l'œil égaré par la fièvre de Kearney.

— Bill n'est pas mort ! Que faut-il en faire ?

— Apportez-le aussi !... Et enfermez tous ces traîtres dans la case près des hangars...

Lorsque le lugubre cortège arriva au camp, les amis de Bill s'avancèrent, interdits ; mais Coxton les écarta d'un geste menaçant

— Que personne n'approche du chien qui voulait nous trahir ! cria-t-il d'une voix terrible. Ou je lui troue le ventre !

Et, après avoir vérifié que les prisonniers étaient bien solidement enfermés, il revint à sa case.

Dans la pièce qui lui servait de chambre à coucher, un cadavre déjà froid était étendu. C'était celui du jeune cavalier brun que Vallençais avait grièvement blessé et qui avait retrouvé la force de se traîner jusqu'auprès de son chef pour le prévenir de la présence des étrangers, et mourir à ses pieds.

Le visage dur de Richard laissait paraître une sorte d'émotion violente.

— Pauvre William ! murmura-t-il. Je te promets que tu seras bien vengé.

La nuit était venue. Vallençais et Collin avaient fini par sortir de l'engourdissement où les avait plongé le coup reçu sur le crâne. La faim et la soif se faisaient cruellement sentir chez eux, car ils n'avaient rien pris depuis le matin. Les liens dont on les avait chargés les blessaient cruellement ; et, pour comble de souffrance, la paille infecte du lieu où on les avait jetés était pleine d'une vermine immonde qui se répandit avidement sur leur corps sans défense.

Auprès d'eux, Bill Kearney, en proie à un délire intense, marmottait des paroles incohérentes, poussait des cris, des râles, se levait sur son séant, retombait accablé, et gémissait lamentablement.

— Pauvre bonhomme ! fit Collin apitoyé, il est encore plus mal à son aise que nous !

— Dis-moi, demanda Vallençais, peux-tu bouger ?

Victor soupira.

— Pas moyen !... Ah ! nous sommes bien ficelés ! Ils s'y connaissent, les gredins !

— Si nous pouvions nous approcher l'un de l'autre, dit Vallençais, c'est bien le diable si avec les dents nous ne finirions pas par couper ces liens !

— Parbleu oui ! mais la difficulté, c'est de se rejoindre, capitaine !

Mais, d'une agilité, d'une souplesse peu communes, Harley, tendant et détendant son corps, s'aidant de la tête, arrivait à se traîner lentement vers son compagnon.

Après plus d'une heure d'efforts, épuisé, haletant, il parvint à toucher Victor.

— Reposez-vous, à présent !... Si vous savez ramper à la manière des serpents, moi, j'ai des dents de loup, et je vais contenter mon appétit en rongeant en vitesse le filin qui vous entoure !

En effet, peu de minutes plus tard, les mains de Harley étaient libres. Il se hâta alors de délier ses jambes et délivra Collin.

Celui-ci se fouilla, et avec mépris :

— Ah ! ils ne sont pas malins !... Ils nous ont laissé nos couteaux, nos briquets ! Avec ça, on ne va pas moisir ici !

— Que penses-tu faire ?

— Ma foi, si c'était de moi, j'allumerais cette paille, je ficherais le feu à la baraque, et, dans le désarroi de la chose, je filerais.

— Non, répondit Harley. C'est impossible ! Nous ne pouvons laisser brûler notre compagnon.

— Tiens, c'est vrai, je l'oubliais ! s'écria Victor avec remords.

— Et de plus, poursuivit l'ancien marin, rien ne dit que nous pourrions nous échapper. D'ailleurs, notre expédition serait manquée, et je t'avoue que cela me déplairait fort... Il faut que ce nid de frelons soit détruit avant que nous le quittions.

— Eh bien, capitaine, dites ce qu'il faut faire, fit Collin en secouant furieusement ses vêtements, pour se débarrasser des parasites qui l'avaient envahi.

Harley se tut pendant quelques instants ; puis il expliqua :

— Nous allons faire du feu le long de la paroi qui donne du côté des hangars, pour consumer le mur de bois. Dès que le trou sera assez grand pour nous permettre de passer, nous éteindrons et nous gagnerons la case du chef... Nos armes sont dans la première pièce ; nous enfoncerons la porte, nous reprendrons nos carabines, et je suis persuadé que dans l'affolement de cette surprise, nous viendrons à bout de cette bande de brigands.

— Collin approuva.

— On fera de son mieux ! La seule chose que je crains, c'est que nous ne soyons enfumés comme des saucissons de Noël !

— Bah ! la pièce est grande ! fit Harley insoucieusement.

Cependant, trois fois, ils durent éteindre, la fumée menaçant de les asphyxier.

La nuit était certainement très avancée lorsque le panneau brûlé céda sous les efforts des deux jeunes gens et leur livra un passage suffisant pour s'y glisser.

Ils étouffèrent soigneusement le feu et sortirent.

— Il fait vraiment meilleur dehors que là-dedans ! constata Victor à voix basse.

Mais la main de Vallençais le tirait vivement en arrière.

— Silence !

L'ombre d'un homme avançait sans bruit vers eux dans l'obscurité.

Ils se collèrent le long de la baraque, retenant leur souffle.

L'homme passa et vint à la porte, tirant avec précaution les verrous extérieurs qui étaient la seule fermeture de cette prison.

Ensuite, le battant poussé, il appela, à voix basse.

— Amis ? Répondez, ne craignez rien.

Vallençais s'avança hardiment derrière lui.

— Nous voici.

L'homme sauta en arrière, frappé de terreur.

— Qui est là ? balbutia-t-il, d'une voix étranglée.

— Eh bien, les prisonniers ; ceux que vous veniez chercher.

— Comment vous trouvez-vous dehors ? fit l'homme avec stupeur.

— Peu importe ! Nous apportez-vous des armes ?

— Oui.

— Parfait ! Où sont vos camarades ?

— Réunis où vous êtes venu nous trouver.

— Vous êtes décidés à agir ?

L'autre hésita.

— C'est-à-dire que quelques-uns ont peur et doutent de vous... Mais moi, malgré tout, j'ai gardé confiance.

— Et vous avez raison. C'est Coxton, averti, qui a blessé Bill Kearney.

— Ah ! le gredin, il paiera cela avec tout le reste !

Harley avait reconnu la voix du grand jeune homme brun qui avait tout de suite appuyé ses projets.

— Comment vous nommez-vous ?

— Jeddy.

— Eh bien, Jeddy, allons trouver vos compagnons et entraînons-les... Dans une heure, Coxton et ses amis doivent être fusillés.

— Ah ! que le ciel vous entende, et que notre esclavage cesse enfin ! prononça le jeune homme d'un ton sombre et menaçant.

Mais à peine Vallençais, Jeddy et Collin avaient-ils fait quelques pas, que plusieurs détonations éclatèrent, déchirant le silence de la nuit.

Cela provenait de la case de Richard Coxton.

— En avant ! cria Harley.

Et lui et Collin foncèrent, malgré la seconde décharge dirigée sur eux. Puis, distinguant vaguement leurs ennemis dans l'obscurité, ils firent feu à leur tour... Des cris de douleur leur apprirent que les balles avaient porté.

— Suis-moi, commanda Vallençais.

Et, avec Collin, ils s'élancèrent vers la demeure des compagnons de Kearney, dont les habitants étaient sortis précipitamment.

— Venez avec nous, et feu sur les brigands ! cria Vallençais avec tant d'autorité que les autres obéirent.

Coxton et deux des siens reculèrent.

Une rumeur intense gagnait le camp. Les nègres, les négresses se pressaient de tous côtés, épouvantés.

— Rendez-vous ! et jetez vos armes ! ordonna Harley aux compagnons de Coxton.

Deux de ceux-ci se soumirent immédiatement ; un troisième voulut s'enfuir, une balle le renversa sur le sol.

— De la lumière, et comptons-nous ! fit Vallençais.

On apporta des torches flambantes.

— Jeddy ! appela Harley. Ne sommes-nous plus qu'au milieu d'amis ? ou y a-t-il d'autres exécutions à faire ?

Et, comme le jeune homme examinait ceux qui les entouraient, Vallençais lui jeta :

— Regardez plutôt parmi les morts, et voyez si le compte des brigands y est !

Lorsqu'on approcha de Coxton, il râlait encore. Une expression de haine convulsa ses traits quand il reconnut Vallençais, et sa vie s'éteignit dans un spasme de colère.

Cinq autres cadavres furent rangés auprès de lui.

Jeddy hésitait ; il promenait ses regards sur les assistants, dont quelques-uns paraissaient anxieux. Allait-il les désigner à la sévérité de leur justicier ?

Enfin, comme accordant un pardon, le jeune homme prononça :

— Oui, tous ceux qui étaient les tyrans, ici... les véritables criminels, n'existent plus.

Collin demanda :

— N'y a-t-il pas parmi vous quelqu'un capable de soigner le pauvre diable qui souffre là-bas ?

Un homme s'avança, gauchement.

— C'est moi le docteur d'habitude, fit-il gauchement. Et puis, il y a le nègre John.

Vallençais ordonna :

— Transportez Bill Kearney dans le meilleur baraquement... Bientôt, le jour se lèvera et nous tiendrons conseil.

Collin tirait Jeddy par le bras.

— Dis donc, camarade, trouve-nous une bouchée de quelque chose ? J'ai une faim !

Dès le lever du soleil, les prospecteurs silencieux et soumis se rangeaient autour de Harley.

Celui-ci avait les yeux enfiévrés, le visage pâli par les fatigues et les émotions de ces heures tragiques ; mais il n'en paraissait que plus imposant, plus fantastique à ces hommes.

Longuement, il se fit rendre compte de l'état des travaux, des sommes relativement considérables représentées par les sacs de poudre d'or entassés dans la case du chef, et des décisions importantes furent prises.

Tous les esclaves seraient rendus à la liberté et salariés. Le trésor serait partagé également entre tous les blancs et le convoi du départ s'organiserait immédiatement.

Puis, distinguant vaguement leurs ennemis dans l'obscurité, ils firent feu à leur tour.

L'on se rendrait dans le pays tranquille où habitait le pasteur Jefferson-Coole, et là, la caravane définitive se dirigerait vers la côte par le chemin le plus court et le plus sûr.

— C'est égal, déclara Collin en riant, les nôtres vont être épatés en nous revoyant dans cette compagnie !

Harley promenait un regard ennuyé autour de lui.

— En somme, Victor, dit-il de son ton habituel de sarcasme froid, ces bandits ont été tellement stupides et aisés à vaincre, que je regrette presque mon intervention... D'ailleurs, sauf ce pauvre Bill qui va peut-être mourir et Jeddy qui est assez sympathique, tous les autres ne sont que de lâches et plats individus. J'aurais peut-être aussi bien fait de les laisser à leur sort.

Collin jeta un regard admiratif et affectueux à son chef.

— Ne vous faites donc pas plus mauvais que vous n'êtes, capitaine, dit-il, bas, moitié hardi, moitié intimidé par ce qu'il osait dire. Au fond, vous êtes tout de même bien content d'avoir libéré tant de pauvres gens, et vous avez dix fois risqué votre vie pour cela !

Harley fronça les sourcils.

— J'ai aussi risqué la tienne, fit-il sèchement.

— Oh ! capitaine, elle est à vous, vous le savez bien !

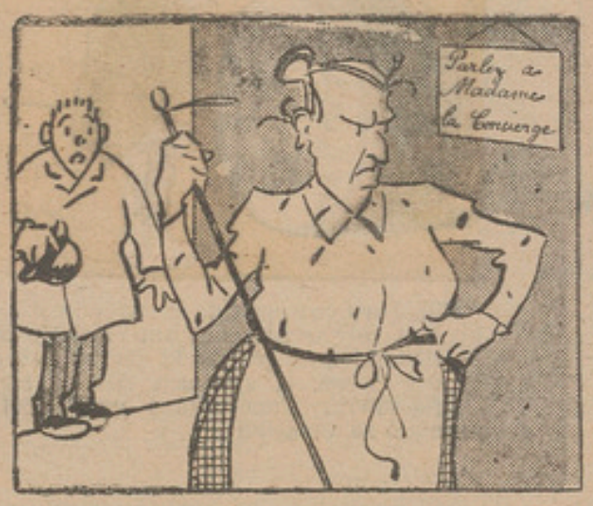
Subitement radouci, Harley eut un rire léger.

— Oui, mon pauvre Victor, c'est pourquoi j'en abuse, parfois !...

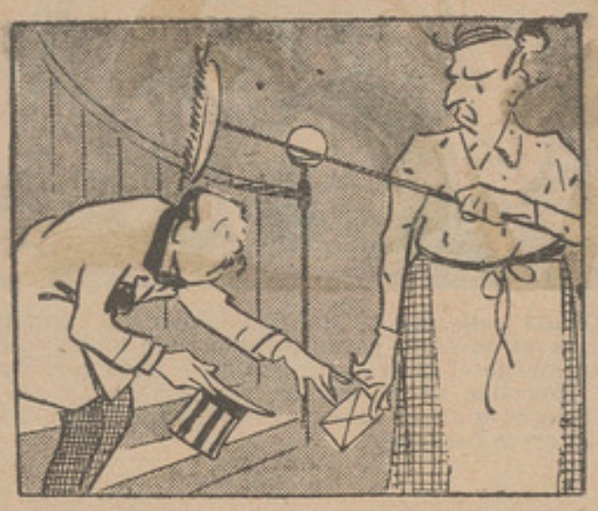
(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

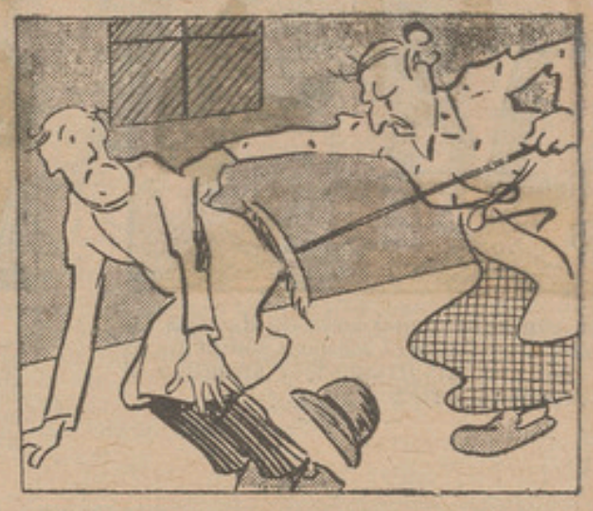
LES PILULES ANTIBILIEUSES



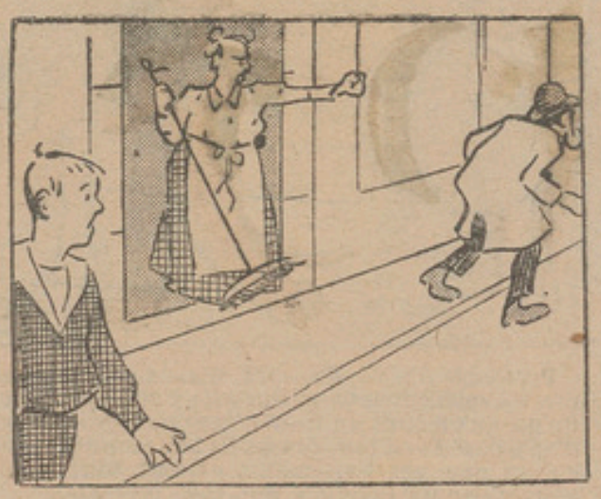
Mme Languilastic, concierge, est la terreur de ses locataires.



Elle exige qu'on lui parle le chapeau à la main et avec les marques du plus profond respect.

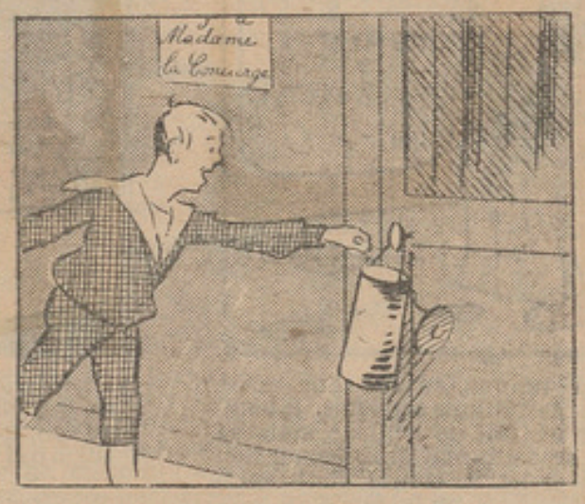


Elle prouva son mauvais cœur en battant un pauvre vieux qui chantait dans sa cour.

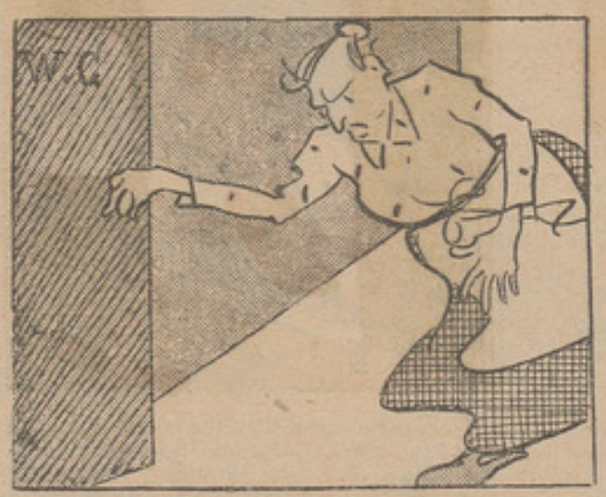


Mais Toto, le fils du pharmacien, jura de venger ce pauvre vieillard.

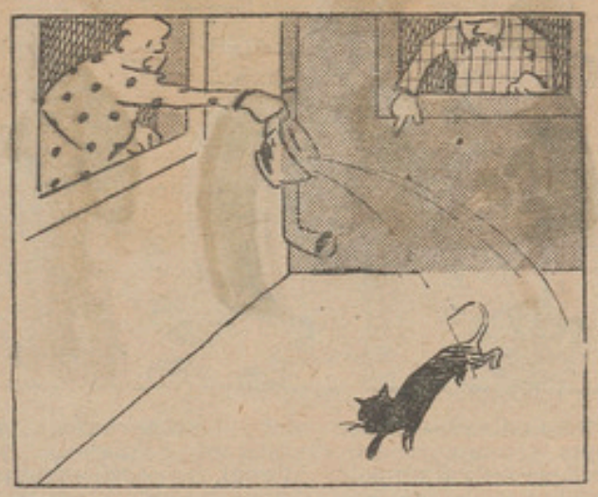
Il se procure des pilules laxatives antibilieuses, invention de son papa.



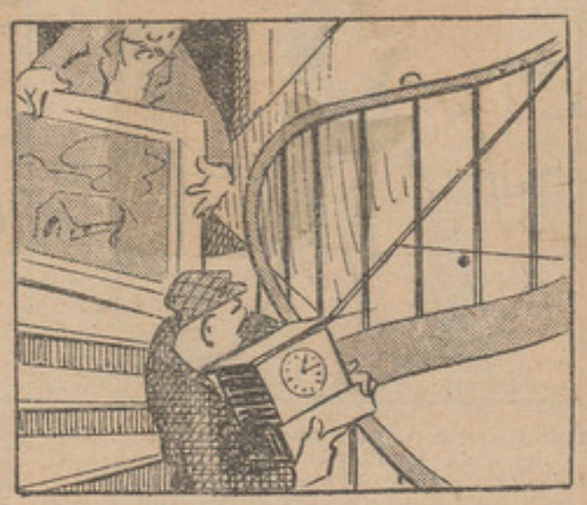
Tous les jours, de grand matin, il jette une pilule dans la boite au lait de la méchante femme.



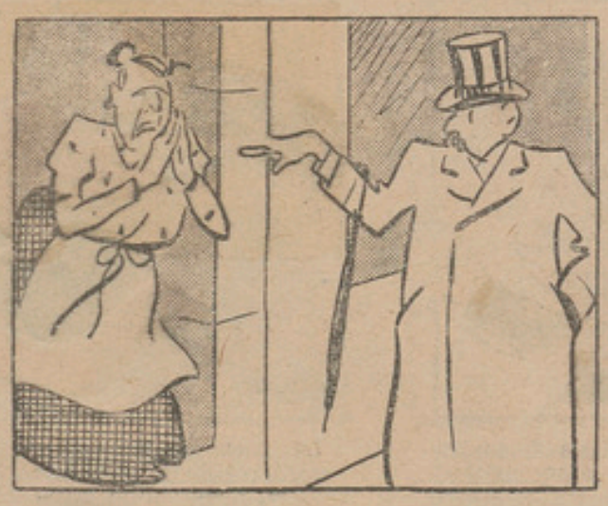
Ce régime ne tarde pas à produire le résultat espéré.



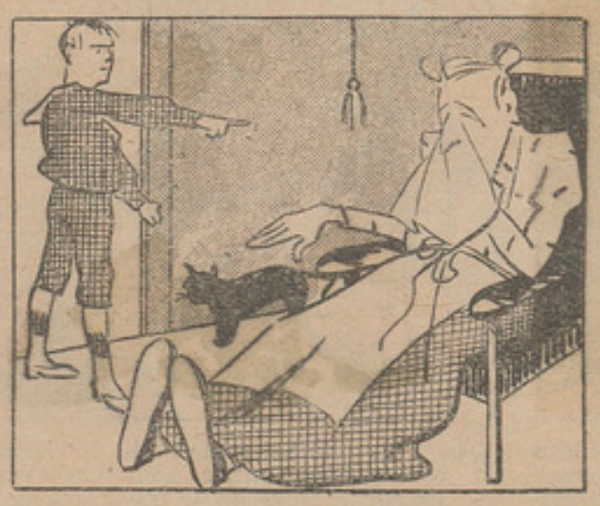
Les W.-C. étant sans cesse occupés par leur geôlière, les locataires peuvent se livrer aux pires extravagances.



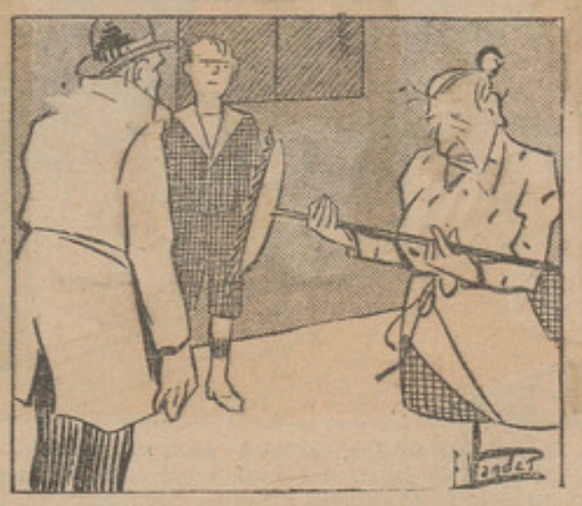
Malheureusement les cambrioleurs font de si fréquentes apparitions, que...



...le propriétaire menace Mme Languilastic de lui faire prendre la porte qu'elle garde si mal.



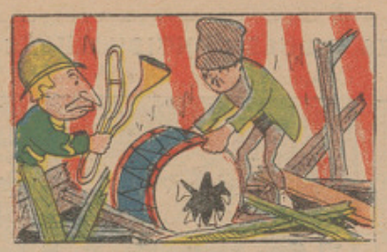
Alors, Toto lui promet de faire cesser cette tempête intestinale à condition qu'elle demandera pardon au pauvre vieillard



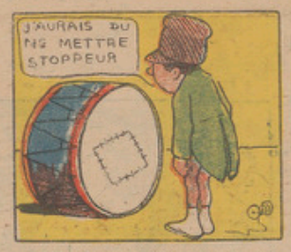
Ce qu'elle fit en rendant les armes. Mme Languilastic est devenue la crème des concierges.

LA BANDE DES PIEDS NICKELES, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*

S'étant non sans peine tirés de dessous les décombres, Croquignol et ses deux compagnons enviagèrent avec amertume leur situation. Il ne leur restait plus rien.



Quand je dis qu'il ne leur restait rien je me trompe, car ils retrouvèrent parmi les débris de toutes sortes le trombone et la grosse caisse, mais dans quel état ! Le trombone s'était tortillé comme s'il avait eu la colique, et la grosse caisse avait reçu un coup qui lui avait crevé *l'abdomen*.



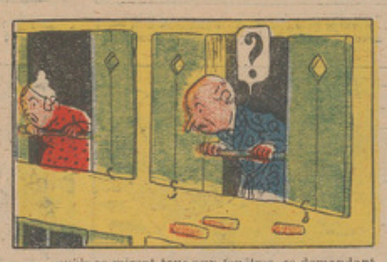
Filochard entreprit de réparer le malheur et mit artistement une pièce sur la partie endommagée de la malheureuse grosse caisse. Il s'extasia devant son chef-d'œuvre, s'apercevant qu'il avait manqué sa vocation.

« C'est pas tout ça, dit Ribouldingue qui, n'ayant pas pu retrouver ses frusques, avait été obligé de garder sa peau de lion et d'emprunter le veston de Croquignol. Il faut trouver une *combine* pour ramasser du *pognon*. Faut pas se désespérer. J'ai une idée : puisqu'on a retrouvé les instruments, si qu'on irait chanter dans les cours ? »

La proposition de Ribouldingue fut acceptée à l'unanimité. Les Pieds Nickelés partirent immédiatement à la recherche d'un endroit favorable. Ribouldingue emporta sous son bras un paquet de chansons populaires, grâce auxquelles il comptait faire une bonne recette.

Ayant sur leur chemin trouvé une cour à leur convenance, ils y pénétrèrent sans hésitation et se mirent à l'ouvrage. Croquignol et Filochard accompagnèrent Ribouldingue qui chanta d'abord une romance, en *si bémol gratiné*, dont les accents mélodieux vinrent écorcher les oreilles des habitants de l'immeuble.

Puis il attaqua ensuite une autre romance (patriotique cette fois). Ribouldingue y mettait de l'ardeur, mais sa voix de brouette mal graissée, au lieu de charmer les locataires, de la maison, les effraya à un tel point...



... qu'ils se mirent tous aux fenêtres, se demandant ce qui était arrivé. Les uns disaient qu'on avait crié au feu, d'autres soutenaient que c'était sûrement un chien qui venait d'être écrasé par une automobile.

Personne n'était d'accord, mais tous convinrent que ces cris n'avaient rien de rassurant ; c'était peut-être bien quelqu'un qu'on était en train d'égorger ? Qui sait par ces temps d'apaches ! Aussi tous furent-ils très étonnés lorsqu'ils s'aperçurent que ces hurlements étaient tout bonnement provoqués par un individu qui, sous prétexte de chanter, était en train d'aboyer dans la cour.

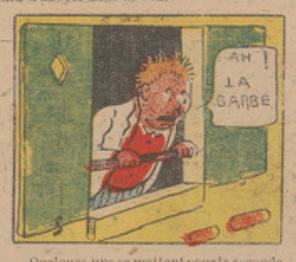
Ribouldingue était arrivé à la fin de sa romance lorsqu'il vit tomber à terre quelque chose enveloppé dans du papier. « A la bonne heure, se dit-il, ça commence bien, je m'aperçois au moins qu'il y a des amateurs qui savent apprécier ma voix. »

Et il se précipita pour ramasser le papier soigneusement plié. « Ça doit être au moins une thune, dit Croquignol, car ça a fait du bruit en tombant. — Y en a peut-être bien deux, » ajouta Filochard, lorgnant le papier avec convoitise.

Mais, hélas, ô déception ! dans le morceau de papier Ribouldingue ne trouva qu'un vieux morceau de livarot, très avancé pour son âge et qui sentait son feu ! Les trois amis auraient de beaucoup préféré la moindre pièce de monnaie. Aussi Ribouldingue se mit à écorcher ses chansons pour essayer d'en vendre quelques unes.

« Demandez les derniers succès des concerts, braille d'une voix nasillarde Ribouldingue : *Adèle, t'es belle, C'est moi l'beau môme, La p'tite Tonkinoise, La valse des pruneaux !* Demandez les trente deux chansons pour deux sous ! » Mais personne ne s'empresse d'acheter les derniers succès des concerts.

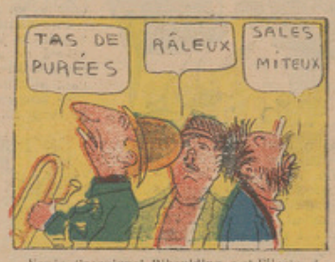
Ribouldingue entonne alors une autre chanson, toujours accompagné par Croquignol et Filochard, qui, quoique faisant un potin infernal, ne parviennent pas encore à couvrir sa voix. Cette fois c'en est trop, et les locataires, troublés dans leur tranquilité, commencent à s'impatienter.



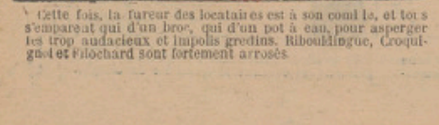
Quelques-uns se mettent pour la seconde fois à la fenêtre et protestent avec énergie. Mais, loin de se laisser intimider par ces protestations, ils en profitent pour demander *un p'tit encouragement*.

Et avec un culot imperturbable, ils s'adressent aux personnes qui ont mis le nez à leur fenêtre. « N'oubliez pas vous pauv' p'tits orphelins, m'sieu, dames. Donnez ce que vous voudrez, nous ne sommes pas exigeants ; jetez-nous n'importe quoi, des vieux vêtements... »

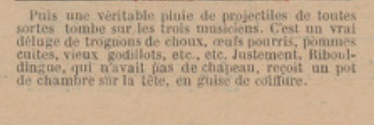
« ... des vieilles chaussures, des vieilles montres en or. » A ce moment tout le monde est aux fenêtres, c'est un véritable concert d'imprécations, devant le toupet des trois chanteurs. Et en guise de pièces, les locataires de l'immeuble lancent aux musiciens les épithètes les plus malsonnantes.



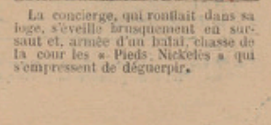
Vexés, Croquignol, Ribouldingue et Filochard s'empressent de répondre et épuisent leur vocabulaire, pour baptiser de noms plus *aimables* les uns que les autres les infortunés habitants de la maison.



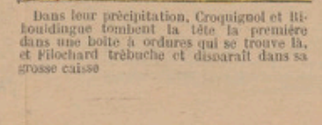
Cette fois, la fureur des locataires est à son comble, et tous s'emparent qui d'un broc, qui d'un pot à eau, pour asperger les trop audacieux et impolis gredins. Ribouldingue, Croquignol et Filochard sont fortement arrosés.



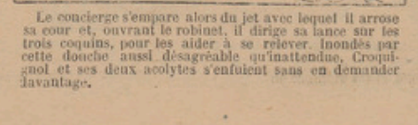
Puis une véritable pluie de projectiles de toutes sortes tombe sur les trois musiciens. C'est un vrai déluge de trognons de choux, œufs pourris, pommes cuites, vieux godillots, etc., etc. Justement, Ribouldingue, qui n'avait pas de chapeau, reçoit un pot de chambre sur la tête, en guise de coiffure.



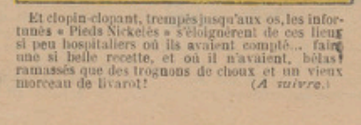
La concierge, qui ronflait dans sa loge, s'éveille brusquement en sursaut et, armée d'un balai, chasse de la cour les « Pieds Nickelés » qui s'empressent de déguerpir.



Dans leur précipitation, Croquignol et Ribouldingue tombent la tête la première dans une boîte à ordures qui se trouve là, et Filochard trébuche et disparaît dans sa grosse caisse.



Le concierge s'empare alors du jet avec lequel il arrose sa cour et, ouvrant le robinet, il dirige sa lance sur les trois coquins, pour les aider à se relever. Inondés par cette douche aussi désagréable qu'inattendue, Croquignol et ses deux acolytes s'enfuient sans en demander davantage.



Et clopin-clopant, trempés jusqu'aux os, les infortunés « Pieds Nickelés » s'éloignèrent de ces lieux si peu hospitaliers où ils avaient compté faire une si belle recette, et où il n'avaient, hélas ! ramassés que des trognons de choux et un vieux morceau de livarot !

(A suivre.)

CONTRAVENTION

Le père Mathieu Boulimard, cultivateur à Ripaton-sur-Bièvre, était

venu faire un tour à Paris, histoire d'embrasser sa fille Eulalie qui était nourrice chez de gros bourgeois de la rue Zacharie.

Il avait passé une belle blouse bleue, fraîchement empesée, sur sa redingote des jours de fête, à laquelle elle servait de pare-poussière.

D'une main il tenait son inséparable riflard de grosse cotonnade et de l'autre un petit baluchon contenant de la charcuterie du

patelin, dont il voulait faire cadeau aux patrons de sa fille.

En sortant de la gare Saint-Lazare, il s'aperçut qu'il se trompait de direction et, rencontrant un agent, poliment il l'aborda en retirant son chapeau haute forme à rebrousse-poil et lui dit :

— Pardon, excuse, M'sieu l'agent, vous seriez ben aimable de me montrer le chemin qu'il me faut quasiment prendre pour aller chez ma fille Eulalie.

— Où ce qu'elle perche, cette particulière ?

— Siouplaît, M'sieur l'agent ?

— Où ce qu'elle demeure, je réitère, votre fille Eulalie ?

— Rue Zacharie, pour vous servir,

— Alors, tournez à gauche, prenez à droite et traversez les ponts.

Boulimard, qui n'avait rien compris au renseignement, se confondit néanmoins en remerciements et d'un pas allègre descendit l'avenue de l'Opéra.

Au bureau d'omnibus du Palais-Royal, il rencontra un second agent, et toujours aussi poliment se disposait à lui demander son chemin quand il se prit à éternuer trois fois de suite, puis à cracher par terre.

Aussitôt l'agent l'interpella :

— Bougre de saligaud ! Que vous devez bien savoir qu'en crachant par terre c'est subséquemment un empoisonnement prohibitif et microbatoire...

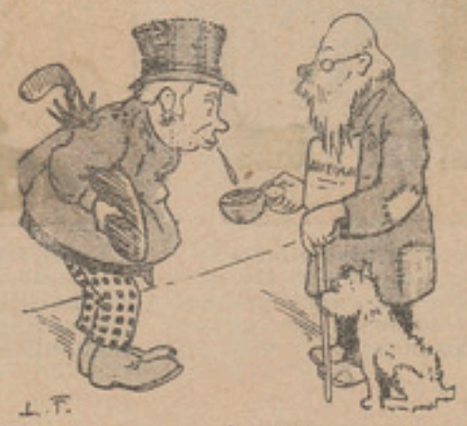
— Faites excuse, fit Boulimard ; j'n'avions jamais entendu parler

qu'c'étions défendu d'cra... d'cracher... At... 'choum !... par terre.

Ayant éternué à nouveau et n'osant enfreindre la défense, il cherchait où pouvoir cracher sans être réprimandé et se décidait à cracher en l'air.

Un vieux monsieur, indigné, voyait le jet de salive étoiler le revers de son habit et désignait l'auteur du méfait au gardien de la paix publique.

— Bougre de fichu malotru que je vous intitule, gueulait ce der-



nier, si vous voulez vous payer ma tête, faudrait voir... Pour commencer, vous allez me faire le plaisir de nettoyer illico cette malpropreté et de faire des excuses à votre victime.

Boulimard, confus, allait s'exécuter quand, malheureusement, il fut secoué par une nouvelle quinte de toux qui redoubla sa perplexité.

Ne sachant où se soulager, il avisa le gobelet qu'un aveugle tendait à la charité des passants et, profitant de ce qu'on ne faisait attention à lui, il s'exécuta, mais le chien de l'aveugle, outré d'une pareille grossièreté, lui sauta au mollet en aboyant.

L'infirme, en entendant son chien, crut qu'on voulait lui barboter sa recette et, saisissant son bâton, il en asséna un coup formidable à

une vieille dame qui s'apprêtait à lui donner une pièce en simili-imitation de faux plomb.

La vieille dame se sauva en piaillant comme un putois qui avait une dent creuse.

Boulimard, s'apercevant qu'elle perdait son mouchoir, courut après

elle pour le ramasser et le lui restituer, après avoir craché dedans, bien entendu.

Ce que voyant, elle se mit à crier : « Au voleur ! » en le signalant du doigt aux badauds attroupés.

Aussitôt, une foule compacte, que l'on peut approximativement évaluer à trois mille cinq cent quarante-six personnes, précédée des représentants de l'autorité, se précipita sur les traces de Boulimard qui détalait à toutes jambes, bu-

vant les obstacles à la façon du pneu Michelin.

Malgré son agilité, l'infortuné fut rejoint et saisi au collet, alors que sur le pont il crachait dans la Seine au passage d'un bateau-omnibus dont il éclaboussait le capitaine.

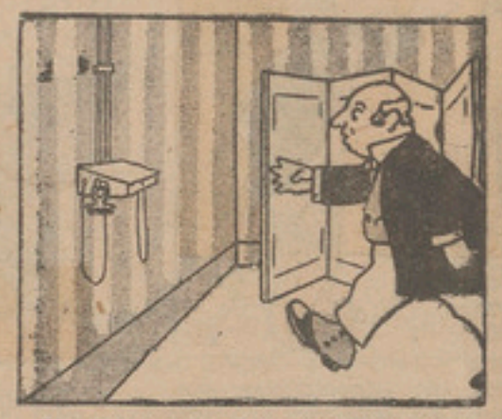
Conduit au poste sous bonne escorte, il y fut quelque peu malmené et y passa la nuit.

Le lendemain, après s'être vu gratifié d'une bonne contravention pour scandale sur la voie publique, et avoir été aubadé comme un pied par le commissaire, il reprit, tout penaud, le train qui devait le ramener à Ripaton-sur-Bièvre, sans avoir eu le plaisir d'embrasser

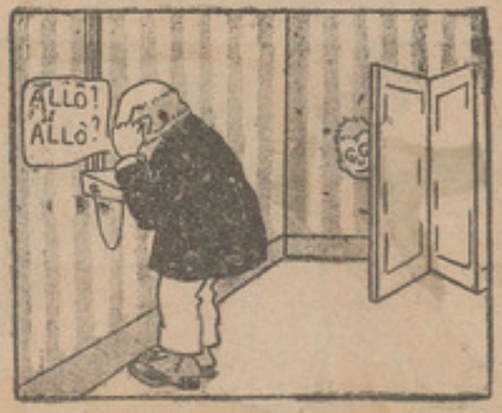
Eulalie et plus que jamais convaincu que là où il y a de l'hygiène il n'y a point de plaisir.

JO-VALIE.

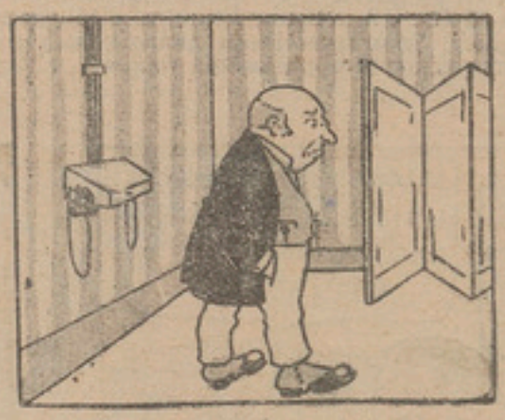
ALLO ! ALLO !



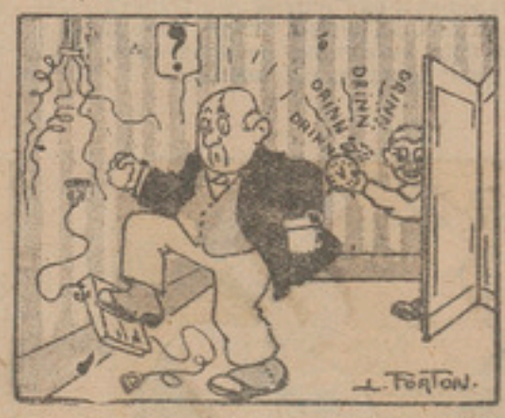
M. Bidonneau a fait nouvellement installer chez lui le téléphone. Drin, drin, drin, drin. « Allons, bon, qu'est-ce que c'est ? » ronchonne Bidonneau, qui accourt à l'appareil.



« Allô ! allô ! — Que voulez-vous ? allô ? — Mais personne ne répond. — C'est curieux, il me semblait bien qu'on avait sonné, » se dit Bidonneau.



A peine a-t-il quitté l'appareil que la sonnerie retentit une seconde fois. Bidonneau accourt de nouveau. « Ah ! je ne m'étais pas trompé, on avait bien sonné, » dit-il. — Allô, allô, qu'est-ce que c'est ? allô ? » Mais il n'obtient pas plus de réponse que la première fois. « Ça c'est trop fort, j'ai pourtant bien entendu sonner ! »

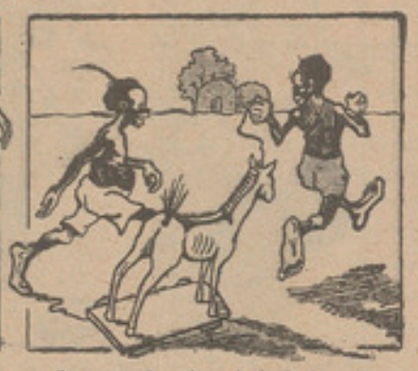


« Drin, drin, drin, drin ! » c'est le téléphone qui recommence. Bidonneau revient en courant à l'appareil. « Allô, allô, allô ! — En voilà un sale truc, encore, que cette invention-là ! On vous sonne ! on vous dérange ! et on ne vous répond pas ! Quel sale outil ! J'en ai assez ! » Bang, pif ! paf ! Et Bidonneau démolit l'appareil qu'il réduit en miettes. Tout à coup, la sonnerie se fait de nouveau entendre et Bidonneau constate avec stupéfaction et fureur que c'est Tintin qui, caché derrière le paravent, fait marcher la sonnerie du réveil, pour faire croire que c'est le téléphone !

LE CHEVAL DE BOIS

Sur la côte des Somalis vint s'échouer, un jour, une carcasse de bateau qui avait dû faire naufrage depuis longtemps, car sur cette épave aucun être humain ne révélait sa présence.

Avec leur ardeur habituelle, les Somalis se précipitèrent à la curée qui, d'ailleurs, ne fut guère fructueuse. Quelques cercles de barrique et un cheval de bois muni de ses quatre roulettes, furent tout le butin de la tribu.



La vue du cheval de bois mit ces braves nègres dans une gaieté exubérante. Ils dansèrent une bamboula effrénée autour de l'animal qui n'avait jamais, de sa vie, assisté à pareil spectacle.

Il fut mené ensuite en grande pompe au roi de la tribu, Monkiki, qui, après s'être assuré qu'il n'était pas méchant, lui fit construire une écurie spacieuse et aérée.

Le pauvre roi voisin, Kokonini, fut bien près d'attraper la jaunisse quand il apprit la nouvelle. Sans tarder il fit venir un sculpteur fameux et lui commanda un cheval pareil à celui de Monkiki...

... qui, pendant ce temps, alsait, dans ses Etats, une tournée sensationnelle sur son canasson de bois tiré par son ministre de l'Intérieur, grand-écuyer.

Le sculpteur se mit à l'ouvrage, et ce ne fut pas long. Mais, l'œuvre terminée, il ne put y mettre les roulettes et se vit obligé d'enfoncer les quatre pieds dans le terrain pour que l'animal puisse tenir debout.

Kokonini était obèse et peu ingambe. Il dut se résigner à ne pas monter, et on le vit rendre la justice, en fumant sa pipe (un vrai Jacob), assis aux pieds de son cheval de bois, qui, du haut de ses quatre pieds, ou plutôt de ses dix-huit pieds trente-deux pouces, semblait, balancé par la brise marine, narguer le flot ahuri de ses admirateurs.

Or, savez-vous ce qu'il advint sur ce rivage fertile, bien arrosé et caressé par les rayons les plus chauds du soleil? Il se produisit ce phénomène bizarre : les pieds du cheval prirent racine, le terrain étant humide, et un jour on le vit s'élever.

Les premiers temps, Kokonini parvint, au moyen d'une échelle, à se hisser sur son carcan, et certainement la majesté royale s'en trouvait très rehaussée, mais le jour vint où aucune échelle ne se trouva assez longue.

C'est mon ami Croupion de Marseille, surnommé, par ses copains de la Cannebière, Croupion l'Africain, qui fut plusieurs fois l'hôte de Kokonini, qui m'a narré le fait ; et, comme, quoique du midi, il n'est pas blagueur, je le tiens pour absolument véridique.

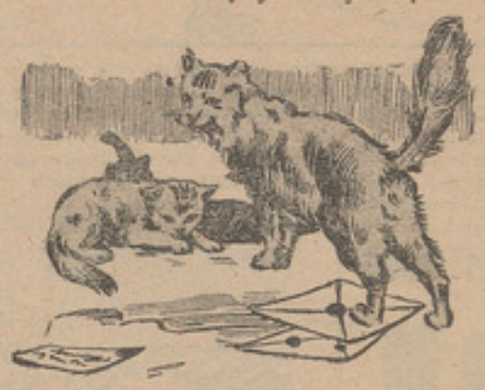
Prochainement : MIROBOLANTE HISTOIRE

❖ ❖

D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE

Les chats fonctionnaires.

On ignore assurément qu'au nombre des employés de la poste des Etats-Unis figurent plus d'un millier de chats, distribués dans les divers bureaux du pays et ayant pour fonc-



tion de protéger les sacs de dépêches contre les rats et les souris. Ces vigilants auxiliaires touchent leurs appointements en nature, et ils sont inscrits sur la liste des paiements.

Quand le personnel d'un bureau s'enrichit d'une nouvelle famille de petits chats, notification officielle de l'événement est donnée au directeur général et une somme supplémentaire est inscrite au budget pour les besoins des fonctionnaires nouveau-nés.

RECETTE POUR LA CONSERVATION DES BOIS

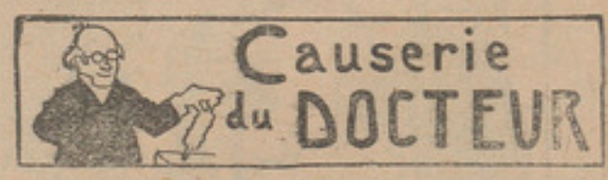
Un bon moyen pour conserver les bois tels que échelas, perches employés dans la culture.

Cela consiste tout simplement à les imbiber d'eau de savon légèrement additionnée d'acide sulfurique.

Autrefois on injectait ces bois avec du sulfate de cuivre, ce qui était loin de donner des résultats aussi durables.

L'eau de savon forme un acide gras qui imprègne toutes les fibres et les préserve de l'humidité.

Ce procédé peut être employé pour conserver le cuir des chaussures. Là, comme pour le bois, l'acide gras introduit par l'eau savonneuse réalise la meilleure des éclosions étanches.

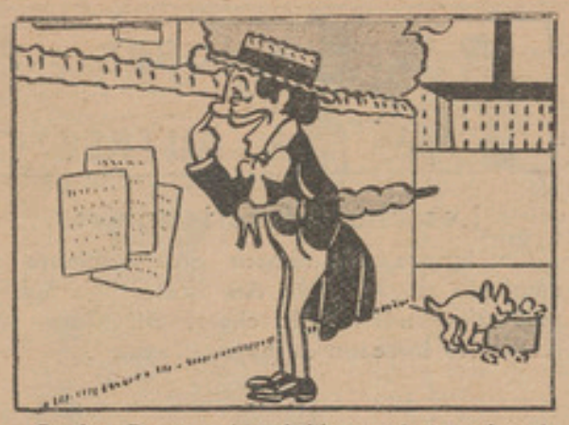


Contre la migraine chronique.

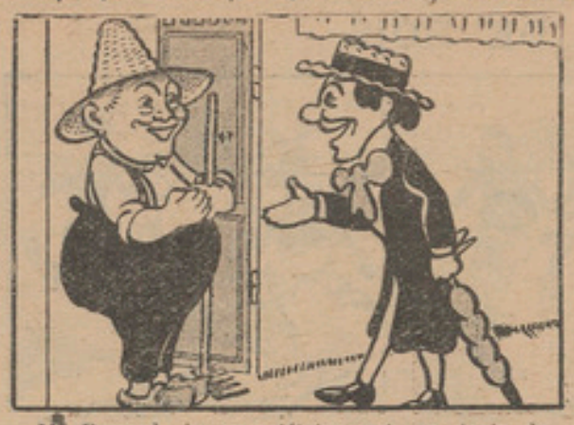
Si vous êtes sujet à la migraine, vous avez peut-être essayé beaucoup de remèdes. Eh bien! voulez vous encore faire l'essai d'une recette d'autrefois? Si cela ne vous guérit pas vous serez au moins soulagé, et vous verrez vos migraines diminuer d'acuité, ce qui est déjà quelque chose. Pour cela il suffit de mélanger à votre oreiller de crin un tiers de baies de genièvre : le parfum qui s'en dégage est agréable, rafraîchissant; de plus votre vue et votre chevelure se fortifieront.

Le remède est simple et peu coûteux.

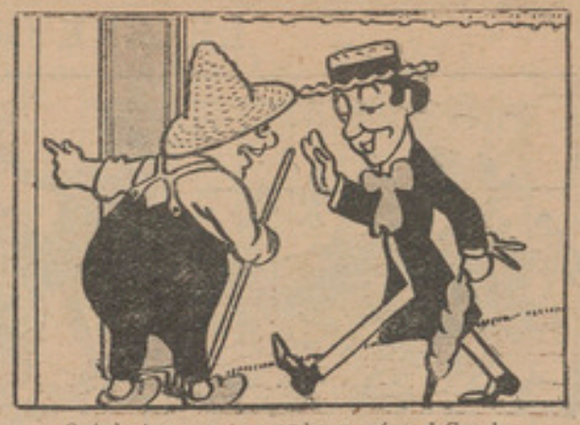
MAISON A VENDRE



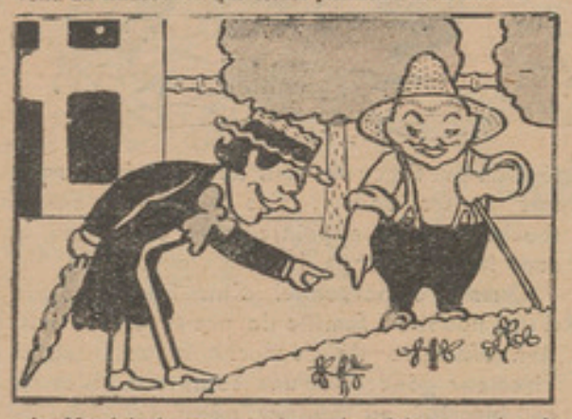
Carolus Samor est un bohème qui, en se levant chaque matin, se demande comment il dînera le soir. Ce jour-là, comme son logeur l'a prié d'aller chercher un logis autre part que chez lui, il se promène dans la banlieue. Passant par un chemin desservant une usine, ses yeux s'arrêtent sur l'écriteau d'une maison à vendre. « Cristi! s'exclame le bohème, voilà un immeuble qui ferait joliment mon affaire. »



M. Pomard, le propriétaire, est en train de ratisser les allées. Il entend l'exclamation. Or, M. Pomard fait depuis deux ans de vains efforts pour vendre sa maison, à cause du voisinage de la fabrique de colle forte et de « bouquets pour fromages » voisine. Il s'empresse d'ouvrir sa grille. « Un beau temps pour se promener, » dit-il soulevant son chapeau de paille.



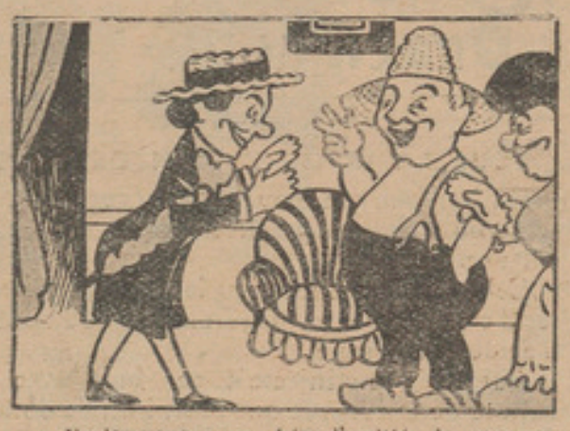
« Oui, le temps est assez beau, répond Carolus. — Pardon si je suis indiscret, reprend M. Pomard, mais est-ce que, par hasard, monsieur ne chercherait pas une maison ? — Ma foi, je vous avoue qu'il ne me déplairait pas d'en trouver une. — Je l'ai compris en voyant monsieur regarder l'écriteau. Ma maison est à vendre... Voulez-vous la visiter ?.. la vue n'en coûte rien. »



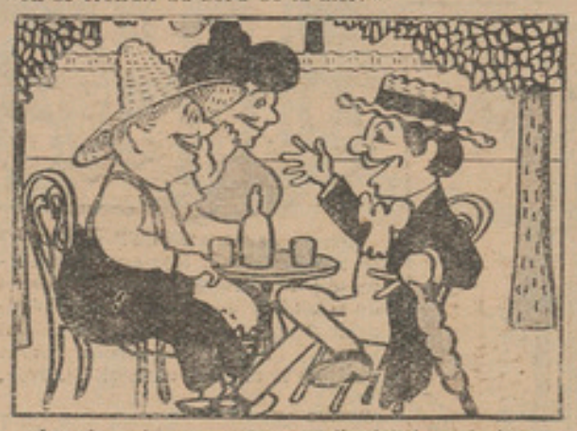
« Ma foi, je peux toujours la visiter, » répond Carolus qui ajoute à part soi : « Ça fera toujours passer le temps. » « Voici le jardin, débute M. Pomard, admirablement planté : chênes d'Amérique, séquois... Vous connaissez ces arbres géants dans lesquels on peut creuser des maisons. — Oui, oui, mais il faut qu'ils poussent... je les prenais pour des haricots. »

M. Pomard est vexé de la comparaison, mais il n'en laisse rien paraître. « Voici le potager... le terrain est admirable... tout pousse. . — Hum ! Hum ! quelle drôle d'odeur ! Avez-vous un marché à la marée dans les environs ? demande Carolus reniflant. — Non, non... Nous avons seulement parfois des brises salines... — C'est bien ce que je me disais : on se croirait au bord de la mer. »

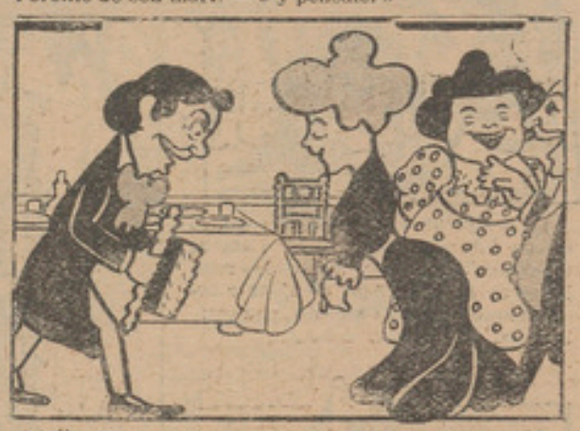
« Visitons la maison si vous le voulez, » reprend M. Pomard qui craint la mauvaise impression produite par les bouquets pour fromages. On visite l'immeuble. « La maison vous plaît-elle ? demande le propriétaire. — Certes, elle ne me déplairait pas, répond Samor. — Si tu l'invitais à déjeuner, peut-être se déciderait-il ? murmure Mme Pomard à l'oreille de son mari. — J'y pensais. »



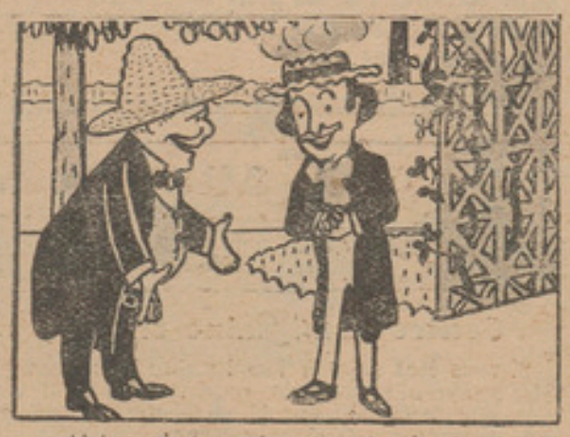
« Voulez-vous nous faire l'amitié de manger la soupe avec nous ? demande M. Pomard, nous pourrons causer Vous me plaisez, je serai bon vendeur. — J'accepte, répond Carolus, ravi de l'aubaine, mais à condition que ce sera sans cérémonie. — Oh ! le repas de famille, l'infortune du pot, comme disait ma grand'mère.. Madame Pomard, apporte-nous donc le madère et des verres »



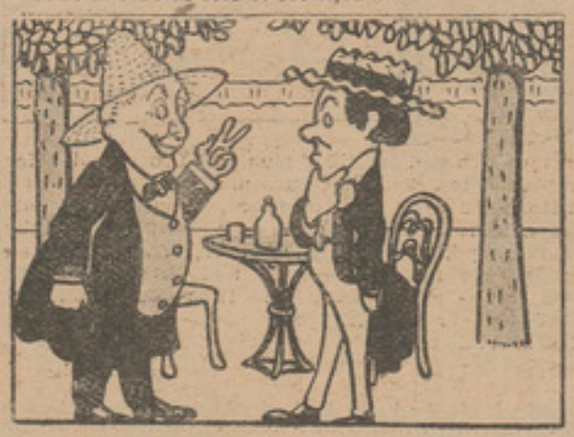
Les deux hommes prennent l'apéritif, assis à une table de jardin. « Combien la vendriez-vous votre maison ? demande Carolus. — 40,000 francs. — Hum ! c'est salé !. . Est-ce à cause de l'odeur de marée ? — Non. C'est un immeuble d'avenir. — Au fait, le pays peut avoir de l'avenir. — Ça pourrait être un parti pour Adèle, murmure encore Mme Pomard — J'y pensais. Dis-lui de mettre sa robe de soie et ses bijoux. »



Mlle Pomard descend en grande toilette pour le déjeuner, Mme Pomard elle-même va passer sa robe des dimanches. On se met à table. On a couru chez le charcutier afin de renforcer le menu. Carolus mange comme quatre. « Je ne sais pas si c'est l'air salin, mais j'ai un appétit d'enfer, s'exclame-t-il, reprenant de tous les plats. — Jamais vous ne trouverez une occasion pareille à notre maison, » appuie Mme Pomard.



« Ah ! ce n'est pas le prix qui m'arrête, fait le bohème. — Allons prendre le café dans le jardin, Adèle, joue-nous donc ta sonate, dit M. Pomard, j'adore la musique en savourant mon moka .. Vous fumez, monsieur ? — Volontiers. — Vous ne trouverez pas mieux comme moyens de communications... — Il n'y a pas trop à redire pour les communications. »



« Apporte les liqueurs, » commande M. Pomard. Et il ajoute tout bas : « Apporte aussi de quoi écrire .. je vais lui faire signer une promesse d'achat. Encore un peu de raspail, mon cher hôte. . Admirez ce paysage... Voyons, la maison vous convient-elle ? — Je vous répète qu'elle ne me déplaît pas. — Alors, puisque le prix vous convient voulez-vous que nous passions un petit papier ? »

« Je ne demanderais pas mieux, mais il y a quelque chose qui me chiffonne. — Quoi ?... Dites, ça ne sera pas un obstacle. — C'est que je n'ai pas le sou. — Pas le sou .. Pas le sou !... Et vous vous laissez gorger de viande ! — Dame ! — De cigares !... — Je suis fumeur... fumeur ! — Veux-tu bien te sauver, vagabond ! » M. Pomard a été si fâché de l'aventure qu'il a enlevé l'écriteau de sa maison.

ANECDOTES

Un joyeux Normand.

Un excursionniste, arrivant à l'entrée d'une petite plage sur la Manche, s'arrête et contemple les coquettes villas qui regardent la mer.

Puis, en désignant une du doigt et s'approchant d'un pêcheur en train de réparer ses filets, il lui dit :

— Mon ami, voulez-vous me dire qui habite cette villa?

— Laquelle? celle-là en briques rouges?

— Oui.

— Avec des volets verts?

— Parfaitement.

— Ousqu'il y a un pigeonnier et un jet d'eau dans l'entrée?

— C'est bien cela.

— La troisième à droite?

— Juste.

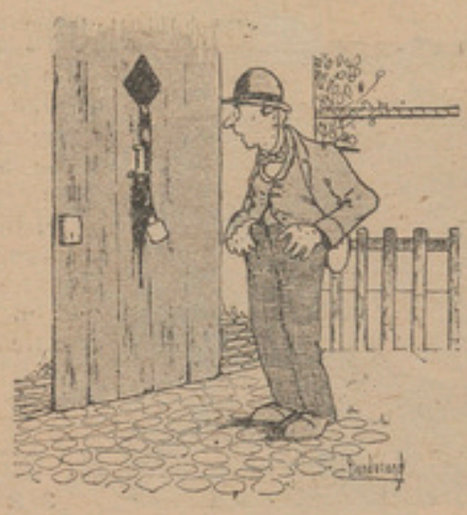
— Eh ben, ma fine, répond le pêcheur très grave, que je sois pendu si je sais qui y habite.

Beethoven.

Beethoven, le maître incontesté, surnommé le dieu des ondes sonores, était, dans la vie privée, un original d'une espèce rare. Sans

cesse plongé dans ses rêveries musicales, il avait pour habitude de noter ses inspirations tantôt sur de vieilles enveloppes cousues ensemble, tantôt sur des morceaux de journaux.

— Ça, mon vieux, c'est le pantalon qu'on a donné à Rotschild quand il a fait ses vingt-huit jours... j'le reconnais, il a encore des *pièces* plein dedans !...



LE MONSIEUR PRESSÉ. — En avez-vous encore pour longtemps ?...

UNE VOIX A L'INTÉRIEUR — 321 jours... demain matin !...

— Je suis un fanatique de la musique... O Irma, ne raccommodez mes effets qu'avec des *points d'orgue!* ..

ANECDOTES

Parfois, dans la rue, sans s'occuper des voitures qui l'éclaboussaient ou risquaient de l'écraser, ni des passants qui s'arrêtaient interdits pour le regarder, l'auteur de la célèbre *Symphonie en ut mineur* s'arrêtait, s'asseyait sur une borne et notait ce qui lui passait par la tête. Peut-être était-ce une de ces sonates célèbres que le compositeur traçait sur ses petits cahiers informes et en notes tellement illisibles que lui seul pouvait les déchiffrer.

Au restaurant, c'était une véritable comédie, qui jetait dans la plus grande stupéfaction tout l'entourage de Beethoven. Tout à coup il repoussait loin de lui les plats et les assiettes et se mettait à écrire furieusement des caractères fantastiques.

Un ami causait-il avec lui? Tout à coup il semblait tomber comme en extase, n'écoutait plus rien.

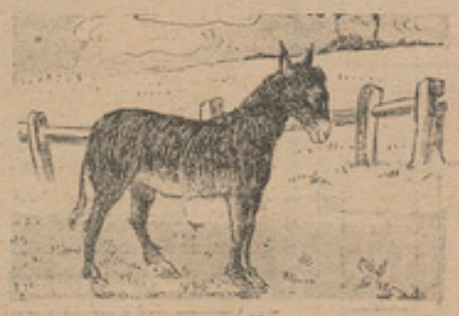
Lorsqu'il avait joué du clavecin pendant plusieurs heures, ce qui lui arrivait fréquemment, ses mains devenaient brûlantes. Alors, au lieu de les plonger dans l'eau fraîche de sa cuvette, il prenait son pot à eau et, tout en se promenant dans sa chambre, il se versait du liquide tantôt dans la main gauche, tantôt dans la droite, sans s'inquiéter où l'eau tombait.

Ce fameux pot à eau est aujourd'hui la propriété d'une famille allemande qui l'a payé un prix fabuleux et plus cher assurément que Beethoven ne vendit l'un de ses chefs-d'œuvre.

Le lait d'ânesse.

Personne n'ignore que le lait d'ânesse est un excellent stomachique. Mais ce qu'on connaît moins, c'est de quelle façon ses propriétés furent découvertes ou plutôt vulgarisées.

François 1er étant très malade, son



médecin lui conseilla tout simplement du lait d'ânesse.

Le traitement réussit à merveille, et seigneurs et grandes dames, pour faire leur cour, s'empressèrent de se mettre au régime lacté.

La mode se répandit vite et plus tard un malade fabriqua ce quatrain ironique :

Par sa bonté, par sa substance
D'une ânesse, le lait m'a rendu la santé
Et je dois plus en cette circonstance
Aux ânes qu'à la Faculté!

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 18

ENIGME. — Manille.
CHARADE. — Révolte.
CASSE-TÊTE. — Aimé, Vincent.
LOGOGRIPHE. — Bis, Bise, Biset.
MOTS CARRÉS. —

ROME
ORAL
MARI
ELIE

1er CALEMBOUR. — Saperlotte! (Ça perd Loth)

2e CALEMBOUR. — Par la cour d'assises!

RÉBUS : Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.

Enigme.

Je ne suis pas bien dégourdie.
J'n'aim' pas sortir de ma demeure.
Grâce à ma force... d'inertie.
Des plus féroc's je n'ai pas peur.
En cuisine l'on m'apprécie
Et l'on me trou' de la saveur

Charade.

Mon premier n'est pas malin
Mon second est un outil de menuisier.
Mon troisième se donne à la basse-cour.
Mon tout un délicieux hors-d'œuvre.

Casse-tête.

(Avec ces lettres, formez deux prénoms.

a a e g i i i l l n r v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un ; je deviens un sport.
Ajoutez-m'en deux : je suis un gibier.
Ajoutez-m'en trois : je suis une ponctuation.

Mots carrés.

1 Ville de Russie sur la Nitza.
2 Est tendu.
3 Se dépose avec désespoir.
4 Etat d'Amérique.
5 Chirurgien connu (1724-1816).

Calembours.

— Quel fut le premier sergent instructeur?

— Quand un mousse a-t-il de la moustache?

(Solutions dans le prochain numéro)

RÉBUS

Cherchez :
1° Le nom d'un marin célèbre.
2° Le nom d'un maréchal de France.
3° Le nom d'un pays de l'Europe.

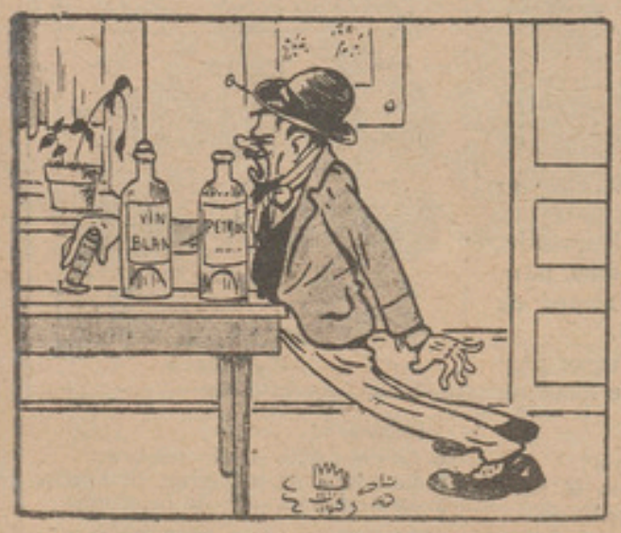
(Solution dans le prochain numéro)

LE RECORD DE LA DISTRACTION

M. Létournesu est le roi des distraits. Il tient d'ailleurs le record, comme vous allez pouvoir en juger. Dernièrement il remontait de chez l'épicier, où il venait d'acheter un litre de vin blanc, un litre de pétrole et une mèche pour sa lampe à alcool.

Pour se récompenser d'une course aussi fatigante, il se versa un grand verre de vin blanc.

Seulement, vous l'avez deviné déjà, M. Létournesu se trompa de bouteille et avala un bon demi-setier de pétrole.



« Ah ! la sale mixture ! hurla notre bon distrait. Prenons un bon cigare pour faire passer ce mauvais goût. »

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, **cadran fondant riche**, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boîtier à charnières.

Cette montre, **du prix de 22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

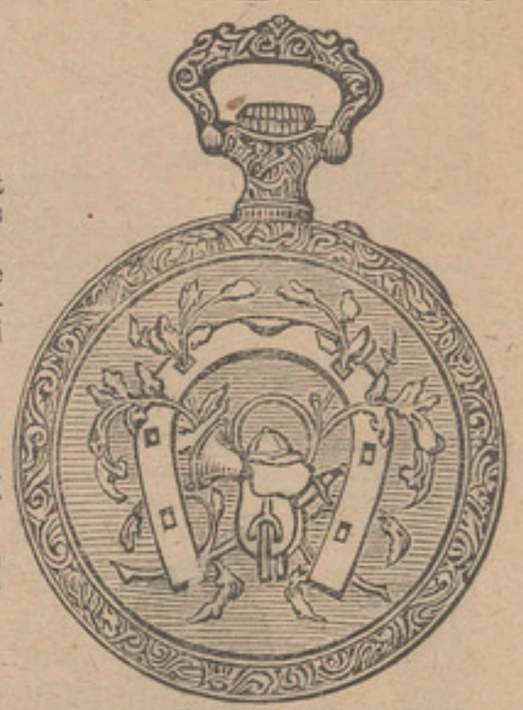
7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

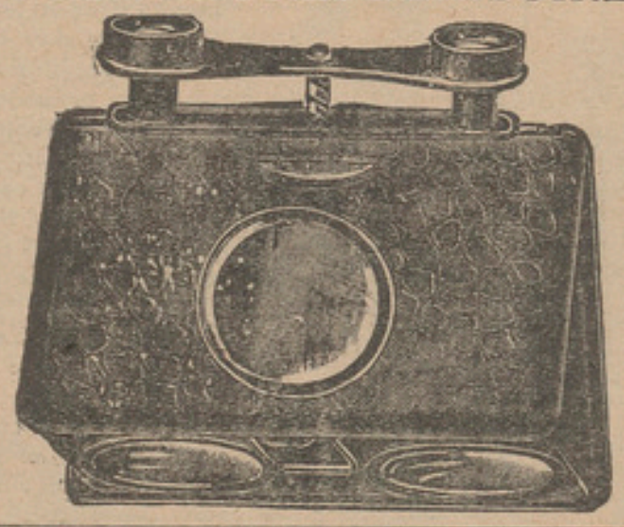
Montre dame, 19 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, Rue de Rocroy, PARIS (x^e).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



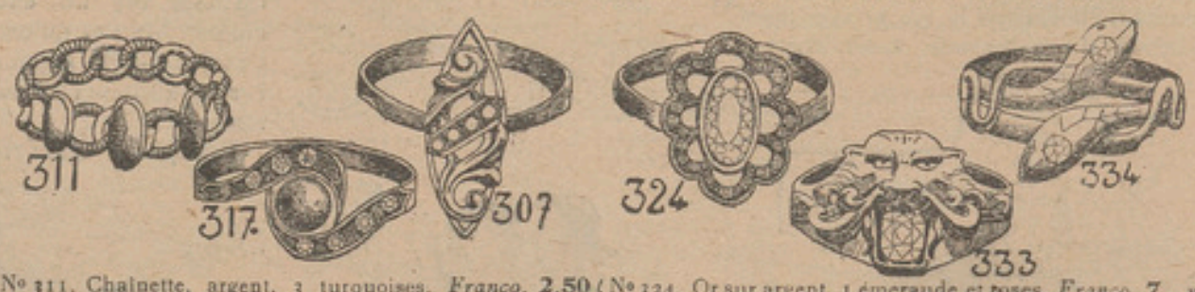
UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boîte s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e)

SUPERBES BAGUES GARANTIES INALTÉRABLES



N° 311. Chaînette, argent, 3 turquoises.	*Franco.*	2.50	N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses.	*Franco.*	7.	»
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	—	3.25	N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat.	—	9.50	
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres.	—	5.25	N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	—	10.	»

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal. Moyennant **1 franc** d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

0 fr. 95 *En vente partout* **0 fr. 95**

QUO VADIS

Le célèbre ouvrage d'Henri SIENKIÉWICZ, traduit par P. PICARD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES

Envoi franco contre la somme de 1 fr. 25 en timbres, bon ou mandat-poste à la librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy.

A CREDIT

* * *

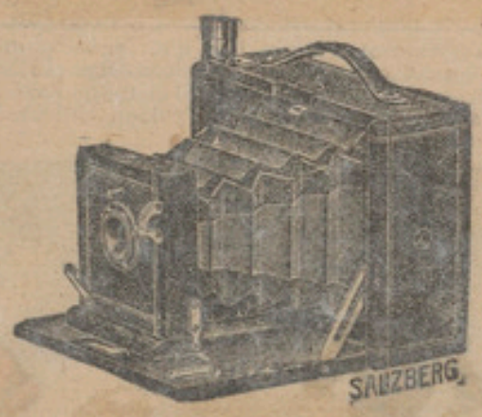
Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

TOUS SES ACCESSOIRES

ET

PRODUITS



L'" EXCELSIOR "

1° **APPAREIL genre " Folding "** à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets;**
3° **UN PIED de campagne;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5° **3 CUVETTES;**
6° **UN PANIER LAVEUR;**
7° **UN ÉGOUTTOIR;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge;**
9° **UNE BOITE 6 plaque 9×12;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible;**
11° **UN FLACON révélateur;**
12° **UN FLACON virage-fixage;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.

A CRÉDIT

* * *

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1° **UNE CARABINE à air comprimé,** de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue; elle se charge à volonté à balle ou à flèche; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut;

2° **UNE BOITE contenant 1,000 balles;**

3° **UNE POCHETTE contenant 12 flèches;**

4° **100 CARTONS-CIBLES;**

5° **UN MODE D'EMPLOI;**

6° **UNE CAISSE bois** pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le départt.

Adresser les Commandes à

M. OFFENSTADT

Directeur,

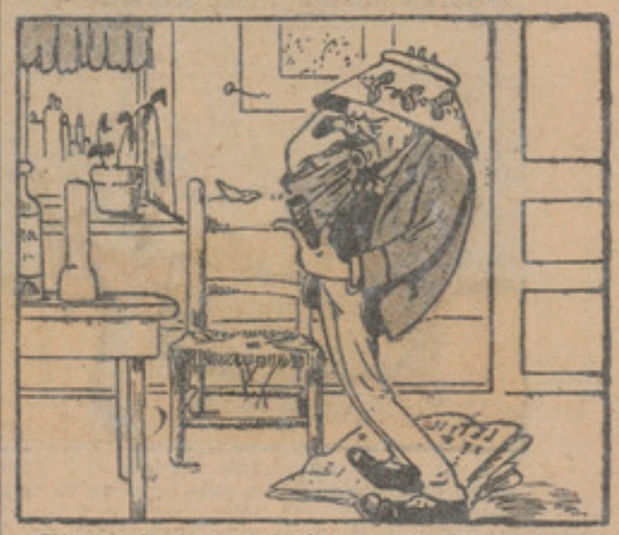
3, rue de Rocroy

PARIS (x^e^)

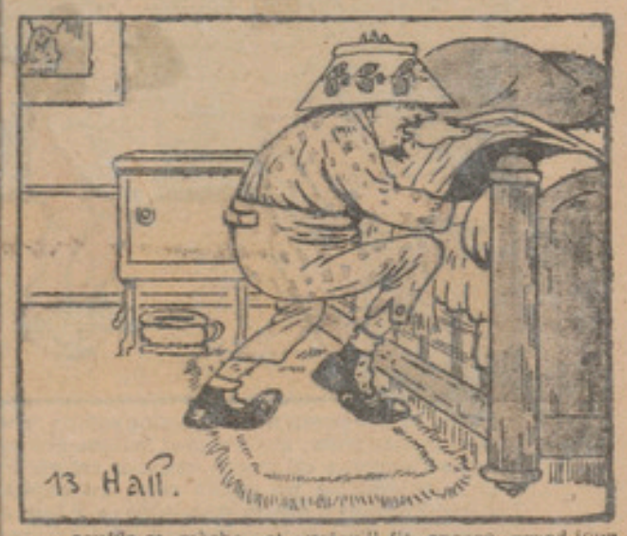
LE RECORD DE LA DISTRACTION *(Fin.)*

Et M. Létourneau saisit d'un doigt agile la mèche de la lampe à alcool qui, trempant dans le pétrole que venait d'avaler notre homme, s'alluma de tous « ses gfornos ».

« Tiens, tiens, se dit M. Létourneau, pourquoi donc ai-je allumé ma lampe ? Mais pour lire mon journal, idiot que je suis. » Il mit donc un verre sur la mèche, se colla un abat-jour sur la tête et commença sa lecture...

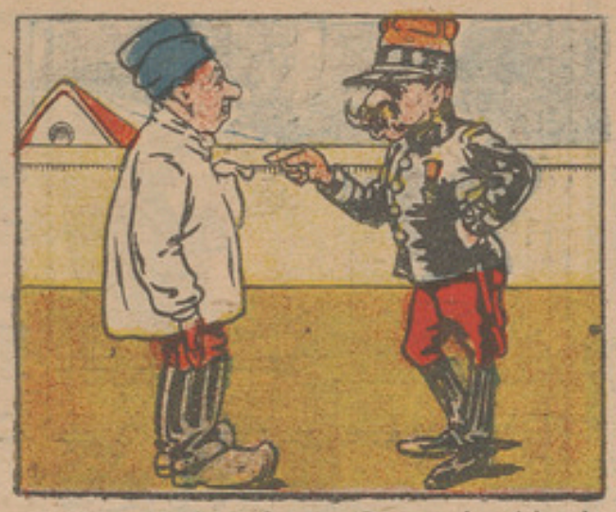


C'était ordinairement le dernier travail de la journée. Donc, au bout de peu de temps, il jugea qu'il était l'heure d'aller se coucher. Il tourna donc son nez, croyant que c'était le bouton de la lampe...

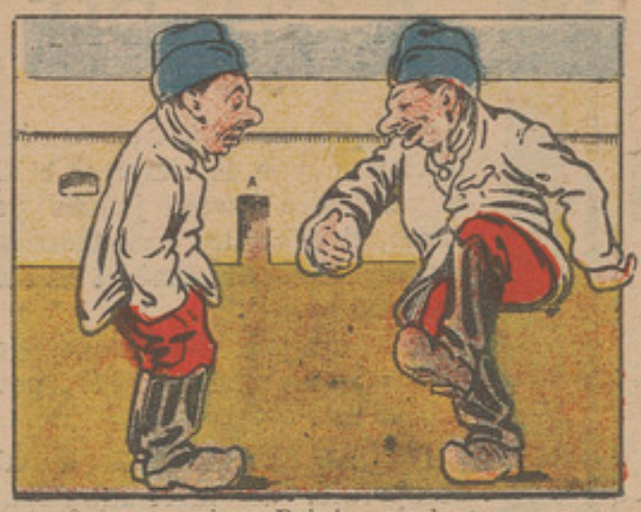


... souffla sa mèche, et quoiqu'il fît encore grand jour M. Létourneau alla tranquillement se coucher. Croyez-vous que ce ne soit pas un record ?

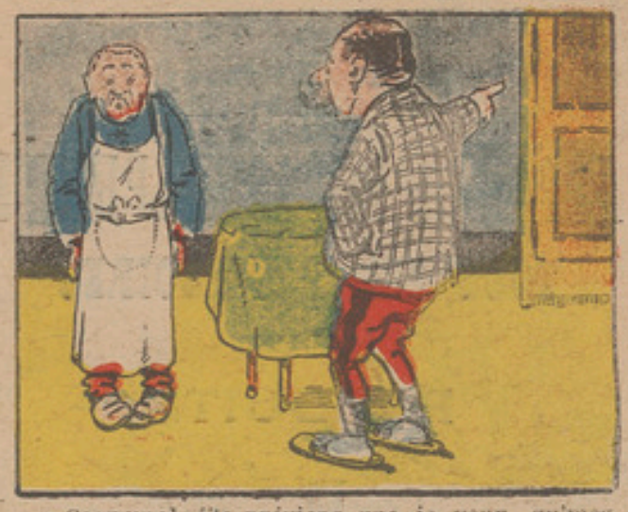
CORNEMOL FAIT DU ZÈLE



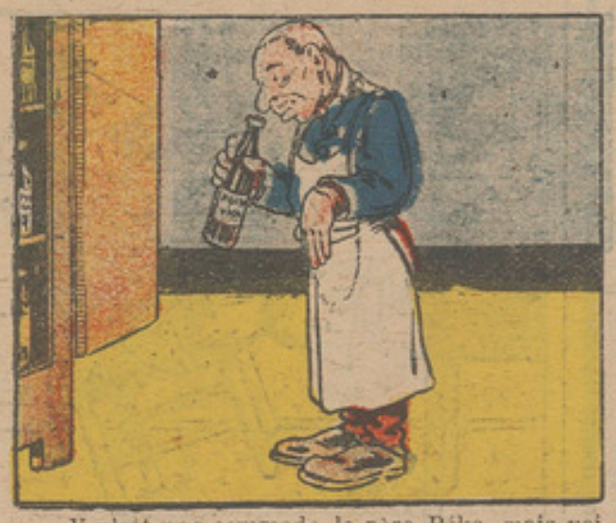
« C'est toi, Cornedur ? — Cornemol, m'sieu le vétérinaire. — Bon, Cornemol, Cornedur, c'est la même chose. Cornemol, veux-tu être mon ordonnance? — Mais voui, m'sieu le vétérinaire. — Très bien, sois chez moi demain à 7 heures du matin. »



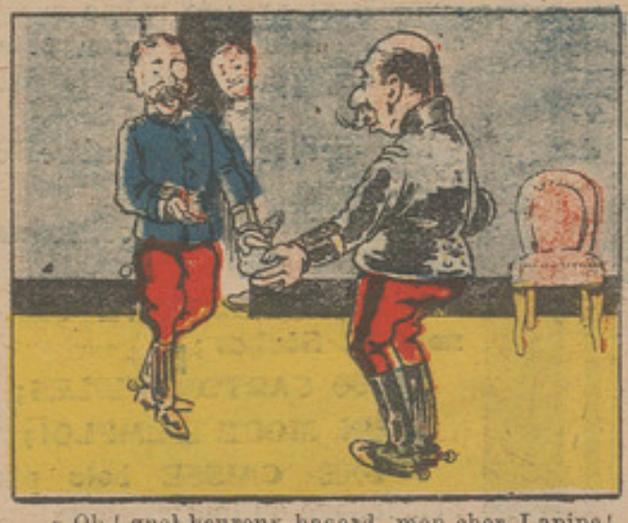
« Oui, mon vieux Boisdru pendant que vous ramasserez le crotin et de la botte, Bibi se la coulera chez le père Péka, on fumera ses cigares, on boira ses liqueurs, on se couchera dans son lit. »



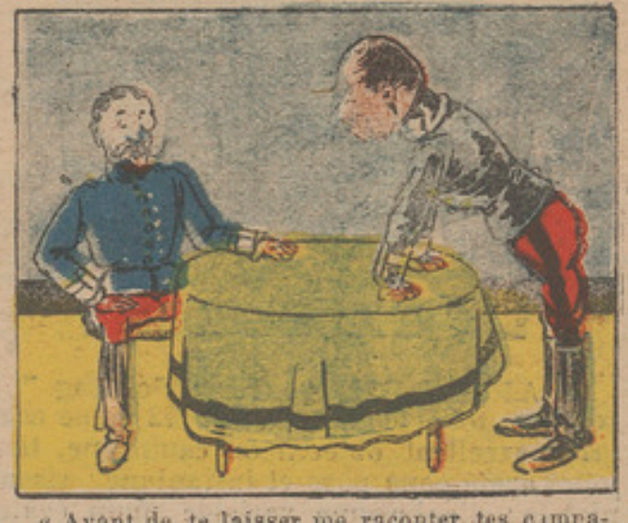
« Cornemol, j'te préviens que je veux qu'mes ordonnances soient sobres comme des chameaux. Maintenant, voici une armoire pleine de bouteilles, chacune d'elle contient un poison violent. Si tu veux mourir tu en useras. »



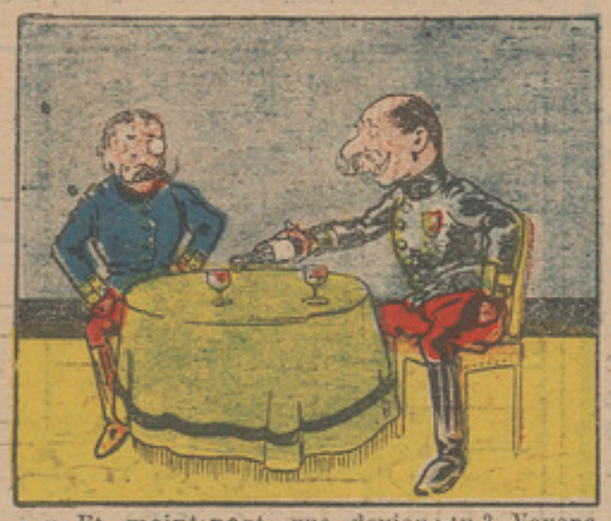
« Y n'est pas commode, le père Péka, mais voilions quand même comment c'est fait ces apoisons. Tiens, n'en v'là un qui sent le rhum. Et dire qu'c'est si bon quand ça n'est pas-t'empoisonné. »



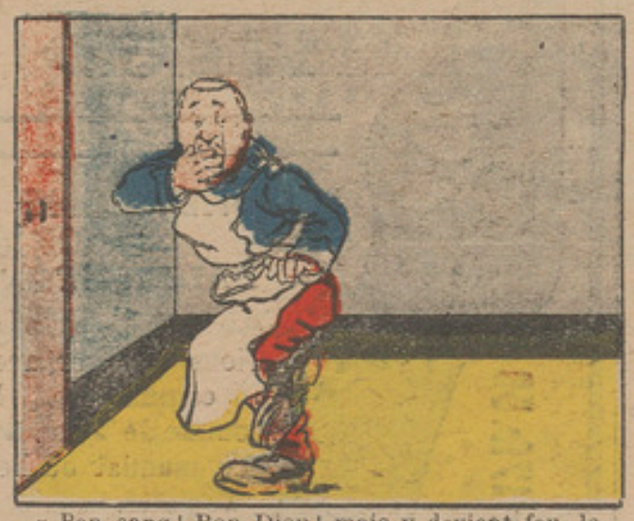
« Oh ! quel heureux hasard, mon cher Lapipe ! — Simplement mon retour de Madagascar, mon cher Péka, et tu vois ma première visite est pour toi. »



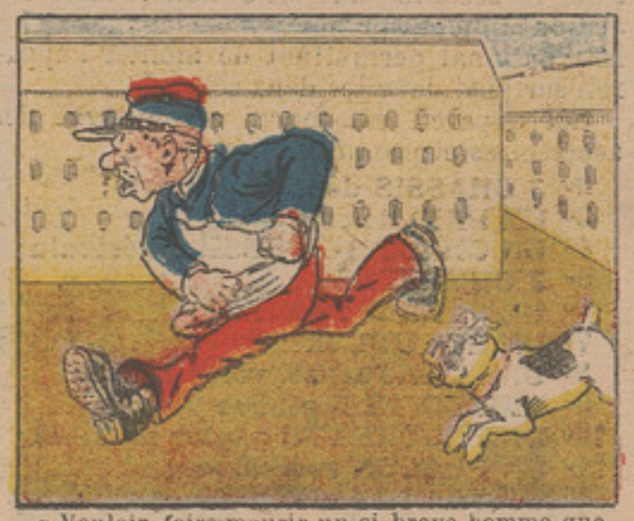
« Avant de te laisser me raconter tes campagnes, je vais t'offrir, mon cher Lapipe, une goutte de ce vieil armagnac que je ne réserve qu'aux amitiés comme la nôtre. »



« Et maintenant, que devienS-tu ? Voyons, raconte ? Qu'as-tu fait depuis l'époque où tu nous as quittés ? »



« Bon sang ! Bon Dieu ! mais y devient fou, le père Péka ! Comment ! y veut faire prendre de la poison au capt'aine ? Parole de Cornemol, tu ne réussiras pas, vieux brigand, attends un peu. »



« Vouloir faire mourir un si brave homme que le capitaine Lapipe, faut vraiment avoir de l'estomac et point de cœur. Et puis, il a encore le toupet d'faire tout ça en rigolant. »

« V'la, m'sieu le commissaire, mon patron, m'sieu le vétérinaire Péka, qui n'a chez lui que des apoisons, au moment où j'vous cau'e il est en train d'en faire prendre un grand verre au capitaine Lapipe. Pour lors, que je m'suis dit : « Y faut éviter un malheur » et je suis venu vous trouver. »

« Monsieur le vétérinaire Péka. — C'est moi, monsieur, et que désirez-vous ? — Voici, je suis tout d'abord le commissaire de police et je viens vous empêcher de mettre à exécution un projet criminel. — Votre ordonnance vous accuse de vouloir empoisonner le capitaine ici présent. »

« Ah ! triple idiot, fiche-moi le camp et apprends que mes soi-disant poisons n'étaient tels que pour les mettre à l'abri de ta gourmandise Enfin, puisque ta sottise m'a obligé à révéler mon secret, tu rentreras au quartier, où tu auras tous les loisirs de mieux employer ton zèle. »

Sceaux. — Imp. Charaire

Le Gérant : CONSTANT LEBLANC.